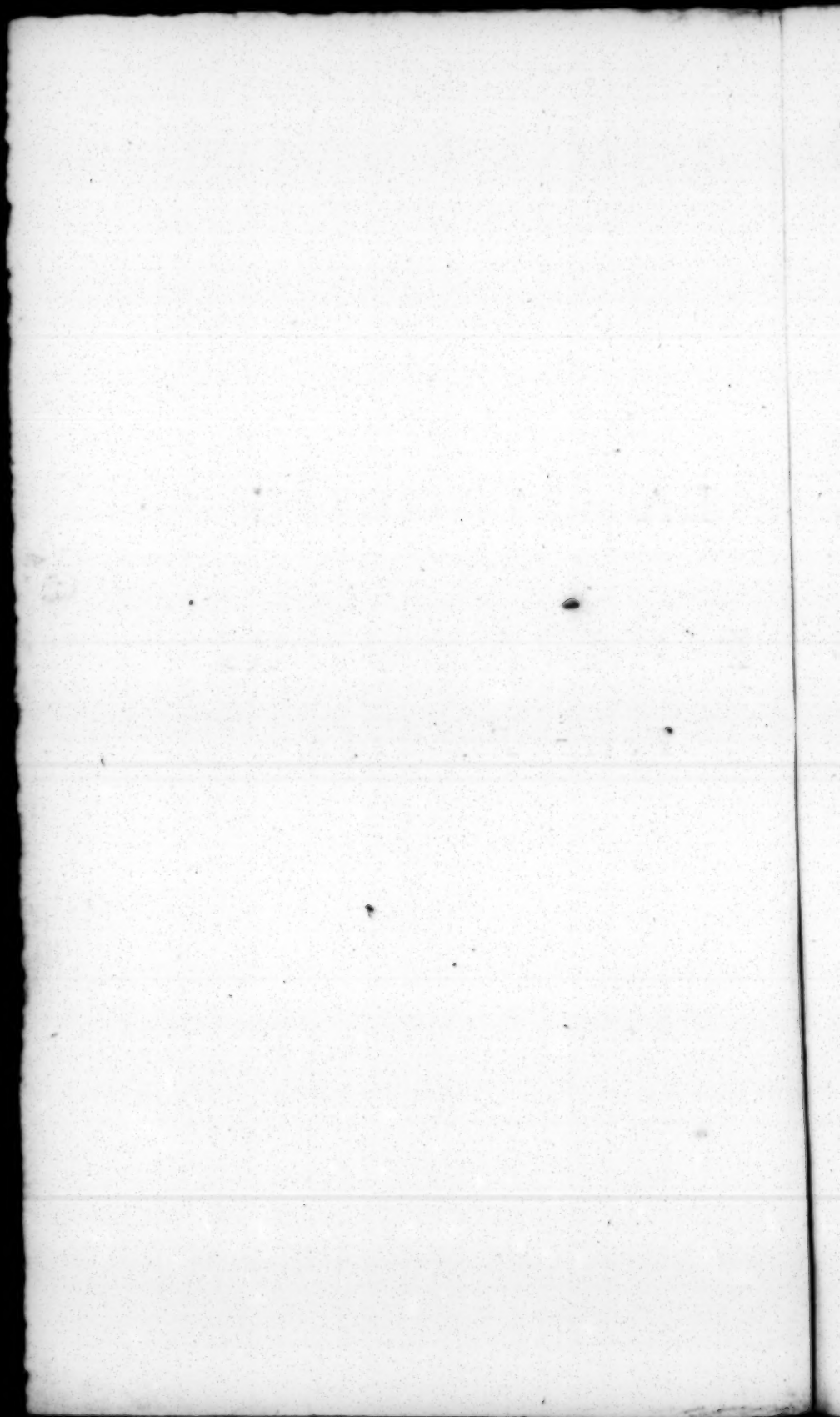


2 vols
257-

L E T T R E S
DE MADAME
LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.
TOME PREMIER.



LET T R E S

DE MADAME

LA MARQUISE

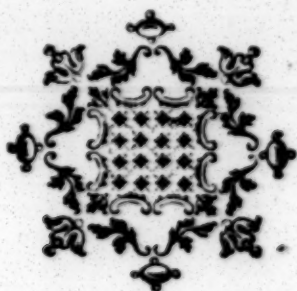
DE

POMPADOUR.

Depuis 1746 jusqu'à 1762.

TOME PREMIER.

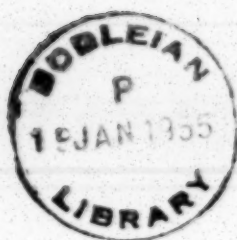
NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A L O N D R E S,

Chez G. OWEN, Fleet-Street, & T. CADELI,
dans le Strand.

M. D C C. L X X I V.





P R É F A C E.

***P**EU importe au Lecteur de ces Lettres , qui ait été le pere ou l'époux de celle qui les a écrites. Ce n'est point la naissance qui fait le génie ; mais c'est le génie qui fait la réputation. Si l'esprit , le goût & les graces ont dicté cet ouvrage , il passera sans contredit à la postérité. Le Public , à qui on le présente , jugera s'il est digne d'y aller. Celle qui l'a écrit , a tenu , durant sa vie , un rang distingué dans une Cour éclairée : peut-être ne sera-t-elle pas indigne après sa mort , d'en tenir un pareil parmi les femmes célèbres.*

Dans une de nos Lettres , Madame mentionne des Mémoires qui ne devoient voir le jour que lorsqu'elle ne le verroit plus : mais,
Tome I.

H P R É F A C E.

soit qu'elle n'ait pu les achever : (Eh ! qui peut achever ses propres mémoires) ? soit qu'elle ne parlât que de ses Lettres, où elle se plaisoit tant , & où le Public doit tant se plaire , ses meilleurs mémoires seront toujours ses Lettres. On y voit les traits naïfs de son cœur & de son esprit , les ressorts mêmes de sa conduite publique & particulière ; de sorte qu'elles ne laissent point à douter qu'elle n'en soit l'auteur , & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir. Au reste, l'Editeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'Exécuteur du Secrétaire de Madame, lequel vient de mourir en Hollande , sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa Maîtresse.

Plusieurs personnes illustres auxquelles les Lettres sont adressées , sont encore en état de pro-

PRÉFACE. HI

duire leurs propres originaux ; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies , excepté celui seul qui les avoit authentiquées.

De tous les genres d'écrire , l'épistolaire est le plus important , comme le plus naturel ; & des tous les recueils de Lettres dont les Dames Françaises aient enrichi leur langue , il n'y en a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment que celui-ci , une morale pure , un esprit brillant , les sentimens tendres & généreux , le style aisé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue , le propriétaire les a traduites lui-même en Anglois , dans la vue , non seulement de complaire (s'il étoit possible) également aux deux Nations , rivales en esprit , comme dans le commerce ; mais d'en augmenter

IV PRÉFACE.

l'amitié & l'estime mutuelles, en facilitant, par les moyens les plus agréables & les plus efficaces, la connoissance réciproque de leurs langues.

Le Public nous saura sans doute gré d'avoir joint à cette nouvelle édition plus de quatre-vingt Lettres de la même main, qu'un heureux hazard nous a procurées, & qui remplissent une lacune des six premières années que la Marquise a passé à la Cour.

Elles ne sont ni moins bien écrites, ni moins intéressantes que celles qui avoient paru les premières. On les a mises à la tête de cette nouvelle édition, au lieu qu'elles avoient paru par forme de supplément. Par ce moyen ces Lettres forment une suite digne de la curiosité du Lecteur. Ce qui est sorti de cette main mérite d'être recueilli exactement.

T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

L ETTRE I. <i>A M. BRIDGE, Valet de Chambre du Roi, 1746.</i>	Page 1
Let. II. <i>A M. BINET. 1746.</i>	4
Let. III. <i>Au Maréchal de SAXE. Septembre, 1746.</i>	5
Let. IV. <i>A la Comtesse de BREZÉ. 1746.</i>	8
Let. V. <i>A M. VAN-HOY, Ambassadeur d'Hollande en France. Avril, 1747.</i>	10
Let. VI. <i>A la Marquise du SAUSSAI. Avril, 1747.</i>	13
Let. VII. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1747.</i>	15
Let. VIII. <i>A la Marquise de FONTENAIL- LES.</i>	18
Let. IX. <i>Au Maréchal de BELLISLE, 1747</i>	21
Let. X. <i>A la Marquise de BLAGNI.</i>	24
Let. XI. <i>Au Maréchal de SAXE, 1747.</i>	27
Let. XII. <i>Au Comte de LOWENDAL, 1747,</i>	31
Let. XIII. <i>A la Comtesse de BREZÉ.</i>	35
Let. XIV. <i>Au Maréchal de SAXE, 1747.</i>	37
Let. XV. <i>A la Duchesse de DURAS.</i>	41
Let. XVI. <i>A M. D'ARGENSON, 1747.</i>	44
Let. XVII. <i>A Mlle. ALEXANDRINE, 49</i>	
Let. XVIII. <i>A la Comtesse de NOAILLES, 1747.</i>	47

(VI)

Let. XIX. <i>Au Marquis de LUSSAC.</i>	50
Let. XX. <i>A la Marquise du CHATELET.</i>	52
Let. XXI. <i>Au Duc de BOUFLERS, 1747.</i>	53
Let. XXII. <i>A la Comtesse de BREZÉ.</i>	56
Let. XXIII. <i>Au Maréchal de BELLISLE,</i> <i>1747.</i>	58
Let. XXIV. <i>Au Chevalier de SADE, 1747.</i>	62
Let. XXV. <i>Au Comte de MAUREPAS,</i> <i>1747.</i>	63
Let. XXVI. <i>A la Marquise du SAUSSAI.</i>	66
Let. XXVII. <i>A la même, 1747.</i>	69
Let. XXVIII. <i>A. M. D'ARGENSON. 1747.</i>	71
Let. XXIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES,</i>	74
Let. XXX. <i>Au Comte D'ARGENSON, 1748.</i>	77
Let. XXXI. <i>A M. de CHEVERT, Lieute-</i> <i>nant-Général.</i>	80
Let. XXXII. <i>Au Comte D'ARGENSON,</i> <i>1748.</i>	82
Let. XXXIII. <i>A Mlle. ALEXANDRINE,</i> <i>1748.</i>	84
Let. XXXIV. <i>A Mde. l'Abbesse de ST.</i> <i>ANTOINE, 1748.</i>	86
Let. XXXV. <i>A la Marquise du SAUSSAI,</i> <i>1748.</i>	88
Let. XXXVI. <i>A la Duchesse de DURAS.</i> <i>1748.</i>	90
Let. XXXVII. <i>A la Marquise de FONTE-</i> <i>NAILLES, 1748.</i>	93
Let. XXXVIII. <i>A la Comtesse de BREZÉ,</i> <i>1748.</i>	97

(VII)

Let. XXXIX. <i>A la même</i> , 1748.	99
Let. XL. <i>A la Duchesse D'ETRÉES.</i>	101
Let. XLI. <i>Au Duc de NIVERNOIS,</i>	103
Let. XLII. <i>A M. de la BEAUSSAIRE,</i> 1749.	107

SECONDE PARTIE.

Let. XLIII. <i>Au Comte de FRISE</i> , 1750.	109
Let. XLIV. <i>A la Duchesse D'ETRÉES.</i> , 1750.	111
Let. XLV. <i>A la même.</i>	114
Let. XLVI. <i>A Mde. de la POUPLINIERE.</i>	118
Let. XLVII. <i>A M. CAMPÉL.</i>	120
Let. XLVIII. <i>A M. de PUISIEUX, Ministre</i> <i>d'Etat</i> , 1750.	123
Let. XLIX. <i>A la Comtesse de NOAILLES.</i>	127
Let. L. <i>A la même.</i>	129
Let. LI. <i>A la Duchesse D'ETRÉES.</i>	132
Let. LII. <i>Au Marquis de ST. CONTEST</i> , 1760.	135
Let. LIII. <i>Au Comte D'ALBEMARLE</i> , 1750.	136
Let. LIV. <i>Au Marquis de ST. CONTEST</i> , <i>Ministre d'Etat.</i>	139
Let. LV. <i>A M. de PAULMI, Ministre</i> <i>d'Etat.</i> 1750.	143
Let. LVI. <i>A la Comtesse de BREZÉ.</i>	146
Let. LVII. <i>Au Marquis de VANDIERE</i> , 1750.	148
Let. LVIII. <i>Au Duc de MIREPOIX</i> , 1751.	150
Let. LIX. <i>Au Marquis de ST. CONTEST</i> ,	

(VIII)

1751.	153
Let. LX. <i>Au Duc de NIVERNOIS, Ambassadeur à Rome, 1751.</i>	158
Let. LXI. <i>A M. de MONTESQUIEU, 1751.</i>	161
Let. LXII. <i>Au Marquis de ST. CONTEST, 1751.</i>	167
Let. LXIII. <i>Au Comte de MAUREPAS, Ministre de la Marine, 1751.</i>	169
Let. LXIV. <i>A la Comtesse de NOAILLES, 1751.</i>	170
Let. LXV. <i>A la Duchesse D'ETRÉES 1751.</i>	174
Let. LXVI. <i>Au Duc de MIREPOIX. 1752, 176</i>	
Let. LXVII. <i>Au duc de RICHELIEU, 1752.</i>	180
Let. LXVIII. <i>Au même, 1752.</i>	181
Let. LXIX. <i>A la Duchesse de BOUFLERS, 1752.</i>	182
Let. LXX. <i>A la Marquise de BLAGNI, 185</i>	
Let. LXXI. <i>A la même, 1752.</i>	189
Let. LXXII. <i>A. M. ROUILLÉ, Ministre d'Etat, 1752.</i>	192
Let. LXXIII. <i>Au même, 1752.</i>	194
Let. LXXIV. <i>A la Comtesse de NAVAILLES, 1752.</i>	197
Let. LXXV. <i>Au Marquis de CURSAY, Commandant en Corse, 1752.</i>	201
Let. LXXVI. <i>A M. de MACHAULT, Contrôleur-Général, 1752.</i>	203
Let. LXXVII. <i>A M. ROUILLÉ, 1752.</i>	205

Fin de la Table.

LETTRES



LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

LETTRE I.

A M. BRIDGE (), Valet de
chambre du Roi. 1746.*

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les soins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du Roi vous met en état de me servir, & je compte sur la tendre amitié que vous m'a-

(*) Un Irlandois.

Tome I.

A

vez promise. Mais cette singulière affaire de l'ambition demande un profond secret : il faut que le plan , s'il vient à réussir , paroisse seulement un effet du hasard. Le Roi me vit hier , & m'observa en passant : il aperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux , & je ne sais quand il les aura. Il est continuellement assiégé de femmes qui ont de la beauté , mais qui n'ont pas mon cœur , hélas ! que ne le connoît-il ce cœur !

On dit que Madame de Mailli s'est faite dévote. Elle est actuellement sous la direction du pere de la Valette, Général de l'Oratoire. Hélas ! qu'elle est heureuse , si elle est réellement guérie de sa passion ! Heureux les indifférens ! On dit qu'elle alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame : mais comme elle venoit un peu tard ,

elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siege. Un brutal qui étoit là , se mit à crier tout haut : *Eh, voilà bien du bruit pour une P....* La Comtesse se tourna vers lui , & lui dit avec beaucoup de douceur : *Monsieur, puisque vous me connoissez si bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma foiblesse , ou mon étoile , me fait commettre les même fautes , j'espere qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. Adieu, Monsieur ; venez demain me voir : j'ai beaucoup de choses à vous dire , & beaucoup plus à vous cacher.



L E T T R E II.

A M. BINET. 1746.

JE suis bien étonnée de ne pas recevoir des nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaises à apprendre, & vous voulez tous deux ménager ma foiblesse. Je suis presque prête à pleurer sur ma folie : mais je ne saurois encore m'en repentir. Qu'est-ce que dit le Roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque estime pour votre cousine ? De grâce , tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Hélas ! je commence à sentir que l'ambition est le plus grand des supplices , sur-tout dans le cœur d'une femme. Je veux vous consulter sur une nouvelle tentative qui m'est venue

dans l'esprit ; & j'aurai besoin de vous , aussi-bien que de l'officieux Duc , qui continue à me soutenir hardiment que le Grand-Seigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embrasse de tout son cœur ; j'espère qu'elle sera plus sage & plus heureuse que sa mere. Je vous embrasse , mon cher cousin ; ne manquez pas de venir.

LETTRE III.

Au Maréchal de SAXE. Septembre , 1746.

VOus êtes toujours malade , & vous battez toujours le Duc de Cumberland : c'est à la fois pour vos amis un sujet de douleur & de joie. Les petites ames diroient , moins de gloire & plus

A iij

de santé : mais la vôtre n'est pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au sujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richesses : ce sont des sang-fues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; & vous méritez bien de la savoir, si vous ne la savez déjà. Après la bataille de Rocoux, le Chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine & de l'air guerrier d'un prisonnier Anglois, & lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la battre.* le soldat reprit vivement : *Nous avons assez d'hommes comme moi, mais*

il nous en manque un comme le Maréchal de Saxe. Il y avoit dans cette réponse beaucoup d'esprit & de vérité. Le Duc de Cumberland est auprès de vous ce qu'étoit le pauvre Maréchal de Villeroi vis-à-vis du terrible Malboroug, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reste, on dit que c'est un Prince généreux & magnanime, quoiqu'il se soit deshonoré à l'affaire de Culoden, en massacrant sans pitié deux mille (*) montagnards qui demandoient la vie à genoux ; mais personne ne disputera que ce ne soit un mauvais Général. Quant à sa victoire sur les Ecofois, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui : vingt mille hommes en devoient naturellement battre cinq : il n'y a pas là de prodige.

(*) Il faut qu'il y ait de l'exagération.

On croit que le siege de cette place que vous attaquez sera difficile : mais y a-t-il rien de difficile pour vous ? Faites vite cette conquête en dépit de nos politiques , & puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'Eglise de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut justement vous en appeller le *tapisfier*, comme on le disoit du Duc de Luxembourg. Adieu, Mars ; tout le monde vous aime & vous desire.

LETTRE IV.

A la Comtesse de BREZÉ. 1746.

Vous me faites rire avec votre gros Hollandois, il est gauche & lourd suivant l'usage de son pays. Je fais qu'il est assommant, cependant il faut le souffrir , parce

qu'il est de nos amis. Si vous voulez que vos connoissances soient parfaites , cherchez-en parmi les anges. L'Ambassadeur Van-Hoy est un tout autre homme ; il a du mérite , & vous avez raison de l'estimer : il est même quelquefois agréable & piquant , comme vous allez voir.

Le Marquis de Fontaine l'invita à souper mardi dernier : au dessert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît sur la table , & Fontaine lui dit : M. l'Ambassadeur , *c'est le fruit de votre pays*. A ces mots , Van-Hoy se leve brusquement , met la main dans sa poche , & jette sur la table une poignée de ducats , en disant , *en voilà aussi*.

Si vous allez au Val-de-Grace , je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à Madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choisi

la meilleure part: le monde ne méritoit pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse & ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs; à présent elle veut être sainte: voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas aussi quelque envie de devenir sainte, ma chere Comtesse? Faites comme il vous plaira: mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A M. VAN-HOY, *Ambassadeur
d'Hollande en France. Avril
1747.*

CE n'est pas à moi, mais au Ministre, que votre Excellence auroit dû écrire & se plaindre. Cependant je vous suis obligée de votre confiance, & je tâcherai de la mériter.

Vous savez que , dès le commencement de la guerre , le Roi n'a jamais demandé autre chose à votre République que d'être neutre dans cette grande querelle des principales Puissances d'Europe ; & il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de sa parole. Mais les Etats ont constamment méprisé ses prieres & ses offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des secours de toute espece sous prétexte de leur alliance avec l'Angleterre & la cour de Vienne , ils ont même mis une armée sur pied , que les François ont pris la liberté de battre assez souvent , quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les temps la politique de France sera d'exiger la neutralité des sept Provinces : c'est son intérêt ; c'est aussi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice soit entré sur votre territoire, & qu'il prenne nos villes. Cette démarche me paraît juste & nécessaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois se feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, & c'est ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaisance de nous en donner des preuves. Les amis ne se battent pas : cependant le Maréchal de Saxe a été obligé de vous battre : permettez-nous de douter de votre sincérité.

Pour vous, en particulier, M. l'Ambassadeur, le Roi a pour vous toute l'estime que vous méritez. Vous condamnez peut-être

en secret l'obstination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre ministère, sinon avec succès, du moins avec beaucoup de sagesse.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise du SAUSSAY.

Avril, 1747.

LEs nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation: je prévois que la France sera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre sages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre Lord Lovat: on ne sauroit mourir avec plus de courage: aussi étoit-il Écossais; ces gens-là savent se battre & mou-

rir. Une heure avant son exécution il a déjeûné avec grand appétit , & plaisanté ses bourreaux ; il est monté sur l'échaffaud aussi gaïement que s'il étoit allé à une fête , & a reçu le coup fatal sans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du Prince Edouard qui sont tous sacrifiés , l'un après l'autre : les Anglois ne savent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en faisant révolter ces braves gens , & plus mal fait encor en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable : il ne faut pas ainsi se jouer de la vie des hommes.

Les desseins que vous m'avez envoyés sont charmans ; la Déesse Flore elle-même conduisoit sans doute votre belle main en les faisant. Je les montre à tout le monde ; on les admire ,

& je suis coutente. Mais je vous prie, ma chere amie, de ménager vos beaux yeux; le dessein ne doit être qu'un amusement; n'en faites pas une occupation, &c.

LETTRE VII.

Au Duc de BOUFLERS. 1747.

Vous connoissez, M. le Duc, toute mon estime pour vous: il s'est présenté une occasion de vous en donner une petite preuve, & je ne l'ai pas laissée échapper. Le Roi vous a nommé pour aller commander à Gênes, que les Autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement lorsque la République vous aura pour son défenseur: ces pauvres pantalons disent qu'ils ne sauroient se défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution singulière, par laquelle les Génois ont recouvré leur liberté & chassé leurs tyrans, sera admirée dans l'Histoire; & l'on voit avec surprise que dans l'état d'humiliation où se trouve actuellement l'Italie, il reste encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens Romains : allez l'entretenir.

Les Génois sont des amis utiles dans la présente crise des affaires; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom-Philippe; ils y ont assuré le pouvoir de la Maison de Bourbon : ne les exposons pas à s'en repentir. La France est d'ailleurs leur alliée naturelle, & ils le sentent bien. Les Empereurs, qui se qualifient de successeurs des Césars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque

Etat d'Italie, dont ils puissent s'emparer, & qu'ils regardent comme fief du Saint Empire. En conséquence les Princes d'Italie, qui ont continuellement besoin de protecteurs, n'en peuvent point avoir de plus sûr, ni de plus puissant que la Maison de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les Génois sont turbulens, inquiets & factieux: c'est pour cela que j'ai conseillé au Roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon officier, & judicieux politique, capable de concilier les esprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI. les connoissoit bien; ils lui envoyèrent un jour des députés pour lui offrir la Souveraineté de leur République. *Vous vous donnez à moi, dit ce Prince, & moi je vous donne au diable.*

Pour vous , Monsieur , ne les donnez pas au diable ; mais allez les sauver par reconnoissance , & pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ , & ne vous fouhaiterai pas les talens & le courage nécessaires pour réussir : vous avez tout cela ; mais vous aurez besoin de patience : en avez-vous ? &c.

LET TRE VIII.

A la Marquise de FONTENAILLES.

J'Allois vous écrire & vous gronder , lorsque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'esprit & d'amitié. Elle a désarmé ma colere , & je suis prête à vous embrasser. Cependant une lettre ne suffit pas à mon cœur. Vous savez que je suis difficile dans le

choix de ma compagnie, & que vous êtes du petit nombre de celles que j'estime & que j'aime à voir : pourquoi donc me refusez-vous ce plaisir ?

Je suis seule au milieu de cette foule de petits Seigneurs qui me haïssent, & que je meprise. Pour la plupart des femmes, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petitesse & leur fausseté les rendent insupportables : je ne le leur dis pas ; mais je n'en suis pas plus heureuse.

C'est à présent que je connois que les Rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi, je pleure souvent sur l'ambition qui m'a amenée ici, & sur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma faiblesse. On dit que le Roi du Monomotapa a cinq cent bouffons qui l'accompagnent

par-tout pour le faire rire. Louis XV a cinq cent singes qui l'obsèdent tous les jours à son lever, mais c'est rarement qu'ils le font rire: il n'est guere moins triste que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit si heureux! L'amitié seule, plutôt que l'amour, pourroit les consoler: mais les Rois n'ont point d'amis; il y en a même peu qui soient dignes d'en avoir: ils n'ont que des esclaves & des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez: je ne suis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous? Ne manquez pas d'amener Mlle. de Fontenailles: vous verrez par les caresses que je lui ferai, quelle est ma tendresse pour la mere, &c.

L E T T R E IX.

Au Maréchal de BELLISLE. 1747.

JE suis très-fâchée pour vous & pour la France de cette malheureuse affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du Chevalier de Bellisle, & on dit que jamais sage Général ne se fit tuer : ceux qui parlent de la sorte, sont peut-être trop sages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme personne, & encore moins les morts. M. votre frere avoit peut-être trop de feu ; mais du moins on ne l'accusera pas de lâcheté ; il est tombé dans le champ d'honneur : c'est la gloire & la récompense des héros, & c'en est assez pour vous consoler.

Il ne convient guere peut-être

à une femme de parler de ces matieres : l'ambition de la plupart de notre sexe est de plaire aux vivans sans s'embarraffer des morts : celle du vôtre est de se faire casser la tête. Chacun a son goût. Mais pour moi , je me plais à honorer le mérite & les hommes qui vous ressembtent.

Toute la France est dans de mortelles allarmes au sujet de cette subite irruption des Autrichiens & des Piémontois en Provence. Quant à moi, quoique bonne Françoisse, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on se bat , nos Ministres parlent toujours de la paix. J'ai souvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroissent pas aussi admirables que je me les figurois avant de les voir de près. L'art d'une po-

litique est de tromper & de mentir à propos pour le bien de l'Etat: il me semble que cet art n'est pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie: je m'imaginais quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'esprit & de profonde politique à sa toilette, qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe; car l'art de plaire est encore plus difficile que l'art de tromper.

Vous ne ferez pas sans doute de mon avis; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parce que vous êtes vieux.

Ne manquez pas, M. le Maréchal, de battre bien ces Messieurs, qui ont tué le pauvre Chevalier: je le souhaite pour votre propre gloire & l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles: le Roi vous récompensera en Roi,

& moi en jolie femme : je vous laisserai peut-être baiser ma main. Adieu , M. le Maréchal ; souvenez- vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire , ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la Marquise de BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons & les baiser ? Ils sont si jolis : leurs tendres caresses rappellent des souvenirs bien doux , & ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'est pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Montespan avoit fix fouris blanches qu'elle atteloit à un petit carrosse de filigrane , & qui prenoient la liberté de mordre

mordre ses belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens , ou des chats ; je n'aime pas tout cela ; je n'aime que mes pigeons.

Le Roi est à la chasse : je n'ai pas voulu l'accompagner , parce que j'étois de mauvaise humeur ; ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il est comme ce Nembrod , dont j'ai entendu parler au sermon , qui étoit *un fort chasseur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant Roi , & Louis XV est bon ; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chasse , la Reine passe son temps à prier Dieu : c'est une sainte : les grandeurs & les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant ; car le monde , avec tout son éclat & ses plaisirs , m'ennuye quelque-

fois à mourir : mais je ne le veux pas assez. Il semble que nous ayons deux ames : l'une pour approuver le bien , & l'autre pour faire le mal.

Cependant la Reine , malgré toute sa sainteté , a un grand défaut ; c'est qu'elle me hait : elle semble oublier à mon égard la loi qui oblige les Reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi , je n'ai pas ce défaut-là , grace à Dieu ; j'aime cette Princesse , & la révere , parce qu'elle est vertueuse , & je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime aussi avec tendresse , ma belle amie ; & vous le savez bien &c.



 L E T T R E X I.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer & vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les Anglois : cette gloire vous étoit réservée. Un Maréchal de France, grand homme & bon citoyen, qui ne s'embarasse pas par qui le Roi est servi, pourvu qu'il le soit bien, & qui ne connoît pas les petiteffes de la jalousie, disoit dernièrement, que vous réunifiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la sagesse de Turenne. Je ne fais pas si ces célèbres Généraux, qui ont fait trembler toute l'Europe dans le dernier regne, étoient aussi grands qu'on les représente ; mais je

fais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injustes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage solide : ils attaquoient ; mais vous, vous nous défendez ; ce qui est plus important & plus honnête.

On dit , M. le Maréchal, qu'au milieu des travaux & des fatigues de la guerre , vous trouvez encore du temps pour faire l'amour. Je suis femme , & ne vous blâme pas : l'amour fait des héros , & les rend sages. Charles XII de Suede est peut-être le seul qui n'ait jamais aimé ; mais il en a été puni ; il est mort fou & malheureux. Les anciens Germains disoient , qu'il y avoit *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis , & je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage

que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne , & puis venez voir vos amis.

Les conférences de Breda continuent toujours ; je ne fais à quoi elles aboutiront , & si elles nous donneront la paix , dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop , & les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négociation se réduira à rien , elle n'a produit jusqu'ici que des complimens & des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâché ; car pour vous autres héros , votre gloire & votre plaisir consistent à tuer les hommes : mais le Roi seroit bien aise de les rendre heureux.

C'est pour cela qu'il est toujours prêt à donner la paix : mais il faut aussi qu'elle soit honorable & utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du Roi pour la bataille de Lawfelt ; mais je n'aime pas cette cérémonie , qui me paroît injurieuse à Dieu : c'est comme si quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ses enfans ; il seroit plus juste & plus naturel de lui en demander pardon.

Comment se porte le Comte de Frise ? J'espère qu'il ressemblera à son oncle. Le Roi songe à le marier & à l'établir d'une manière digne de vous & de lui. Adieu , M. le Maréchal ; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi , mais d'avoir soin de votre santé pour

le service du Roi , & la satisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un seul homme est une calamité publique : c'est ce que la France éprouveroit si elle avoit le malheur de vous perdre.

L E T T R E X I I.

Au Comte de LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre & de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie & des Hollandois. Cette ville , qui a bravé le génie de Spinola , & qui portoit le nom de *pucelle* n'a pu vous résister ; ce qui prouve que les François sont capables de tout, quand ils sont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des villes pendant toute cette guerre

comme en se promenant : mais la prise de cette dernière met le comble à leur gloire & à la vôtre : je suis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés disent dans leurs gazettes , que vos troupes en entrant dans la ville ont massacré sans distinction hommes , femmes & enfans. Je ne fais pas si cet horrible mensonge leur est utile pour exciter la fureur des peuples ; mais je fais que les hommes sensés ne le croiront pas. Les Français ont justement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire , & non pas le sang.

Continuez , Monsieur le Comte , à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée , & qui vous estime. Si la vieillesse & les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice dans le cours

de cette trop longue guerre, vous nous resterez , & on ne s'apercevra pas qu'il soit mort.

Il est humiliant pour la France que ses deux plus grands Capitaines soient étrangers ; c'est une remarque que le Roi a faite en apprenant la prise de Bergopzoom ; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'aussi grands hommes que dans le dernier regne. Le Prince de Conti , qui étoit présent , reprit tout haut : *C'est parce qu'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais* Ce mot est piquant : mais il a peut-être quelque vérité.

La Comtesse de Lowendal vint hier à l'audience. Le Roi la reçut comme la femme d'un héros , & lui dit : *Madame , tout le monde gagnera quelque chose par cette conquête de Bergopzoom ;*

je donne au Comte le bâton de Maréchal de France , & j'espère avoir le plaisir de donner la paix à mes sujets. Je vis ensuite cette Dame en particulier , & mon estime pour elle s'en est augmentée. Avec toutes les graces de son sexe , elle a le sens & l'esprit du vôtre. Je lui ai demandé son amitié : quant à la mienne , c'est une dette que je lui dois , & je lui dis que si jamais je pouvois lui être utile , j'espérois qu'elle me jugeroit digne de la servir.

Le Roi vient de donner un régiment à votre fils : M. d'Argenson n'en étoit pas d'avis à cause de sa grande jeunesse ; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

... Aux ames bien nées ,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raison : le mérite du pere répond de celui du fils. Je

vous fouhaite , Monsieur , seulement une bonne fanté : vous trouverez tout le reste en vous-même.

LETTRE XIII.

A la Comtesse de BREZÉ.

JE viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a guere d'autre compagnie à la Cour , qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit & de la politesse. Selon moi la politesse consiste à être aimable , & quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie.

On dit , ma chere , que vous vous amusez actuellement à vous faire peindre : j'en suis bien aisé ;

Bvj

c'est signe que vous êtes toujours belle. Vanlo est un homme inimitable pour atraper la ressemblance : dites-lui de ne pas oublier ces deux petites fossettes qui vous rendent la souris si aimable, ni ces levres de rose que je prends tant de plaisir à baiser, ni ces yeux tendres & touchans qui me disent si bien, *je vous aime.*

On dit qu'un Sultan fit un jour appeller dans son ferrail un fameux peintre Vénitien pour tirer le portrait de sa femme favorite : mais le peintre lui disant que pour cela il falloit qu'il la vît, ce Prince jaloux le trouva fort impertinent, & le renvoya. Si vous eussiez été dans ce ferrail, vous n'auriez jamais eu le plaisir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal masqué à l'Opéra : j'ai presque envie d'y

aller , & de vous prendre en passant. Je m'habillerai en marmotte , & vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble dessein , donnez-moi un baiser ; je vous le rendrai bientôt.

L E T T R E X I V.

Au Maréchal de SAXE. 1747.

Vous nous envoyez toujours de bonnes nouvelles ; chacune de vos lettres annonce une victoire , ou une conquête , & vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de César étoient sans doute de même : mais ce César se portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui , & vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous ;

avouez que la gloire est une Maîtresse cruelle , qui fait payer ses faveurs bien cher.

Mais à propos de César , M. de Brissac , qui étoit à la dernière action , & qui m'en rapportoit les particularités , dit : *Je soupai avec Saxe la veille de la bataille.* Ici je l'arrêtai tout court , & lui fis observer que , par respect pour votre titre de Général , il devoit au moins dire , *Monsieur de Saxe.* Eh ! Morbleu , Madame , reprit-il vivement , *est-ce qu'on dit , M. César , M. Alexandre ?* Cette faillie gasconne est un mot sublime , & vaut seule le plus grand éloge.

Il ne vous manque , M. le Maréchal , qu'un peu de santé , pour être l'homme le plus heureux de la terre , puisque vous en êtes le plus grand : les Héros

ne devroient jamais être malades.

Les Hollandois murmurent beaucoup , & ne vous aiment pas dans leur voisinage : ils se ressouvienent de l'invasion de Louis XIV. Ils craignent le même sort sous son successeur , quoiqu'ils ne soient qu'auxiliaires. Mais , après tout , il est en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace , & qu'ils craignent. On ne leur demande autre chose que d'être neutres dans une guerre qui ne les regarde pas , & je suis étonnée que ces marchands qui entendent d'ailleurs si bien leur intérêt , ne prennent pas dans cette occasion le parti le plus sage & le plus sûr. Ils semblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit , qui leur conseilloit de ne jamais faire d'alliance offensive , *mais plutôt d'imiter le prudent chat ,*

qui ne prend les souris que pour lui.

Au reste , la faction Angloise est toute puissante chez eux par l'influence de la Maison d'Orange. Les bons patriotes sentent bien à quelles calamités leur pays va être exposé : mais ils murmurent tout bas , & sont sans pouvoir. Leur Ministre Van-Hoy présente sans-cesse Mémoire sur Mémoire ; il proteste que leurs Hautes - Puissances sont pleines de respect pour le Roi , & ne souhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos Ministres lui protestent que la Nation Française a le plus grand respect pour l'illustre Nation Hollandoise , & souhaite cordialement qu'elle devienne sage & raisonnable. Nous espérons qu'elle le deviendra , quand

elle nous verra à ses portes ; & que nos victoires nous procureront une paix que les héros n'aiment pas , mais dont toute l'Europe a besoin. Les Français meurent de faim au milieu des acclamations , des feux de joie , & des cris de *vive le Roi*.

Je vous salue, &c.

LETTRE XV.

A la Duchesse de DURAS.

SAvez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle Dauphine ? C'est la Princesse de Saxe : on va envoyer un certain Duc , qui aime les actions d'éclat , pour en faire la demande en forme. Vous connoissez ce Duc : il a une belle tête , mais il n'y a rien dedans. Au reste , pour le dire en passant , ce ma-

riage fera singulier ; le Dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné son grand-pere , & qui porte encore actuellement sa couronne. Mais la conduite des Princes est comme celle des Dieux , bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vu , au commencement de ce siecle , le Duc de Savoie faire tous ses efforts pour détrôner Philippe V. Roi d'Espagne , son gendre , & préférer le vain titre de Roi, qu'il gagna par ce moyen , à celui de bon pere ;

Après tout , je suis bien aise qu'on donne une femme au Dauphin ; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête : le mariage est le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune Prince est bon comme son pere , & il ne manque pas de sens : mais son éducation

a été fort négligée. On avoit proposé au Cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'Abbé Rome, homme savant & plein de probité : Son Eminence répondit qu'il avoit trop d'esprit ; & elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux soins d'un sot & d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, & s'est plus attaché à en faire ce qu'on appelle un saint, qu'un grand Prince. Sans doute que le Cardinal, quoiqu'il eût plus de soixante & dix ans, espéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle Comtesse, je vous prie de l'embrasser pour moi, & de la faire souvenir de sa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle est assez bonne : je n'oublierai jamais de

vous aimer avec tendresse, & ce sentiment fait un des plus grands plaisirs de ma vie &c.

L E T T R E X V I.

A M. D'ARGENSON. 1747.

JE suis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'Etat, de ce qu'on appelle votre disgrâce. Le Roi perd un bon serviteur, & vous devenez votre maître : ce n'est pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits-mâtres, ennemis jurés du mérite & des talens qu'ils sont incapables d'avoir ; & je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils sont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils soient sans génie

pour servir le Roi, ils ne veulent pas que d'autres le servent : *Quella rabbia della gelosia !*

Votre propre exemple , Monsieur , fait voir que souvent les bonnes qualités attirent plus de haine que les mauvaises. On dit que vous supportez votre exil avec plus de courage & de patience qu'un stoïcien ; je n'en suis pas surpris ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour devise avec ces mots : *Il n'y a rien de si dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens espèrent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'est pas seulement la bonne fortune qui est inconstante ; la mauvaise l'est aussi. Quoique le Roi soit prévenu, il est aussi bon & juste ; il sentira bientôt que

vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel , je m'estimerai fort heureuse d'avoir rendu au Roi le plus grand ministre du siecle , & de vous prouver que je ne suis pas ingrate, &c.

LETTRE XVII.

A Mlle. ALEXANDRINE. 1747.

COMment vous portez-vous , mon bel ange ? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere , & mon cœur m'en assure. Vos dames sont fort contentes de vous : elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit & vos graces. Continuez à mériter leur tendresse & leurs soins , si vous voulez me plaire , & vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain

avec votre petite amie, Mlle. de Rosieres. Le Roi vous aime comme sa fille, & vous caressera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé, & aimez votre mere autant qu'elle vous aime.

LETTRE XVIII.

A la Comtesse de NOAILLES. 1747.

QUe faisiez-vous hier avec ce grand flandrin de marquis ? Je le hais parce qu'il est fort ennuyeux ; il ne fait rire, ni parler comme les honnêtes gens, & je ne le vois jamais que je n'attrape un bon mal de tête : Il a un de ces visages bêtes que les Italiens

appellent *volto senza senno*. Cependant on dit qu'il est bon, généreux, & toujours prêt à servir ses amis & les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'esprit pour faire du bien; les fots en sont incapables. En un mot, Madame la Comtesse, avec votre permission, cet homme n'est pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée à six heures du matin, & j'ai été pleurer dans le parc parmi les rossignols qui n'y faisoient pas attention. Je suis triste pour bien des raisons, & je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la Cour. La pompe, la grandeur, les plaisirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme est fini, & je ne retrouve plus rien dans

dans mon cœur qu'un vuide immense que rien ne peu remplir. Le monde est menteur ; il promet un bonheur qu'il est incapable de donner. Quelquefois il me semble que je pense autrement , & je suis assez gaie : nous sommes les machines de la providence. On diroit qu'il y a dans le cœur humain deux mesures , l'une de plaisir & l'autre de douleur , qui se vident & se remplissent alternativement.

Le Roi très-Chrétien est comme moi triste & gai tour à tour. Quand la mélancolie le domine , j'ai recours à de petits airs qu'il aime beaucoup ; nous chantons & paroïssons contents. Le divin Jeliotte est toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices , comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la séréni-

té dans l'esprit du Prince , & par-là il est souvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un Monarque, qui refuse tout dans sa mélancolie, accorde tout , quand cette vapeur est dissipée.

Pour vous, ma chere Comtesse, vous êtes peut-être plus égale & plus heureuse : mais soyez sûre que, dans la tristesse ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendresse. Le Comte aura le commandement d'Alsace : priez-le de m'aimer aussi , & de ne me plus gronder.



LETTRE XIX.

Au Marquis de LUSSAC.

LE Roi vient d'accorder un régiment à votre fils, en considération de vos anciens services,

& de son propre mérite. Venez ensemble remercier ce bon Prince, & voir vos amis. Je pense aussi à Mlle. de Lussac : mais elle est encore trop jeune pour lui donner une abbaye. Les femmes, & sur-tout les religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes ; & ces humbles *épouses de Jesus-Christ* ne feroient respecter leur abbessé, à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas jusqu'à ce tems-là : sa vertu & sa sagesse doivent suppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous salue, M. le Comte ; je me ferai toujours un honneur & un plaisir de vous servir, &c.



LETTRE XX.

A la Marquise du CHATELET.

C'Est moi, Madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occasion de vous servir dans la personne du jeune Comte. Mon estime pour vous & pour lui m'en faisoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez - moi en même temps de faire compliment à mon sexe de ce que vous l'honorez par des talens dont les hommes doivent être jaloux. Lorsque Newton étonnoit l'Europe par ses découvertes sublimes, il ne se feroit jamais imaginé qu'une française, célèbre par son rang & sa beauté, feroit non-seulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir

que l'esprit n'a point de sexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, & que la France vous admire, souffrez qu'une femme qui ne fait rien, mais pleine d'estime pour le savoir, présente, à l'illustre & charmante *Emilie*, l'hommage sincere que toute l'Europe lui rendra bientôt, &c.

LETTRE XXI.

Au Duc de BOUFLERS. 1747.

Vous n'avez pas trompé nos espérances, M. le Duc. Je viens de recevoir votre lettre avec la nouvelle de la levée du siege de Gênes. J'ai couru aussi-tôt la porter au Roi, qui m'a promis de vous récompenser. Vous louez beaucoup les Génois, & vous dites qu'ils vous ont secondé de

tout leur pouvoir : je n'en suis nullement surprise ; tout homme a plus d'intérêt que son voisin à défendre sa propre maison.

J'admire comme vous l'action du Gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu obéir au Sénat, & rendre sa place, pour rester fidèle à sa patrie : cette action auroit été digne d'un Romain, & c'est pourtant un Italien, & un Génois, qui l'a faite.

Vous avez raison de penser à fortifier actuellement l'Etat de Gênes contre une nouvelle entreprise de la part des Autrichiens, & de leur en fermer l'entrée. Cependant, malgré tous vos soins & les bonnes intentions du Roi, il sera difficile d'assurer la tranquillité de l'Italie : jamais on n'a pu le faire, parce que c'est le plus beau pays de l'Europe, comme il en est le plus foible : il a tou-

jours excité l'ambition des grandes puissances; & quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les Italiens s'y opposeroient eux-mêmes. Comme ils sont pauvres, ils ont besoin d'armes étrangères qui viennent se couper la gorge chez eux, & les enrichir, Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes l'entrée de ce paradis terrestre, qui est habité par des démons, & qu'on appelle avec beaucoup de justice *le tombeau des Français*.

Le Sénat n'a fait simplement que son devoir en vous créant Noble Génois : c'est à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquises, & l'estime du Roi, sont d'un plus grand prix.

Si l'Infant passe à Gênes, voulez-vous bien lui présenter mes très-humbles respects? Le voilà

à présent sûr d'un établissement :
il en est bien digne. Recevez ,
Monsieur le Duc, mes vœux
& mes complimens; personne
ne vous honore plus que moi.

LETTRE XXII.

A la Comtesse de BREZÉ.

JE vous remercie bien de votre lettre & de vos magots. Ce Raux est un homme admirable : ses figures d'émail vont devenir à la mode comme les *pantins* ; mais elles ne seront pas si ridicules.

La pauvre Marquise de Pouange vient de mourir presque subitement : cela fera trembler les jolies femmes qui se portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à son retour elle se mit aussi-tôt au lit , & commença à

rêver. Elle vit donc sa mere comme un grand fantôme blanc dans le triste appareil des morts , qui lui fit signe de la suivre. Elle se réveilla toute épouvantée, appella ses femmes, & leur raconta sa vision, qu'elles traitèrent de chimere: mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fièvre, puis un autre avec le transport au cerveau, & elle vient de rendre à Dieu sa belle ame. J'espère que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit sage & vertueuse. Le Marquis, qui l'adoroit, est inconsolable; je ne plains pas les morts, mais ceux qui survivent & qui ont le cœur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce satisfaction qui accompagne la correspondance des vrais amis; mais je rougis des louanges que vous me donnez. Estimez-moi, si vous m'en croyez

digne; mais ne me le dites pas, cela est inutile.

Je compte vous voir dans ma loge samedi prochain à la comédie. On doit représenter *Zaïre*: cette pièce est un chef-d'œuvre: elle nous convient sur-tout, car c'est celle des ames sensibles. Adieu, *cormio*, portez-vous bien, je vous embrasse.

LETTRE XXIII

Au maréchal de BELLISLE.

LE Général Brown a donc été forcé de repasser le Var, & nous vous en avons obligation, aussi bien qu'à Dom Philipe, qui dans cette occasion, dites-vous, a payé de sa personne comme un simple volontaire. Je ne m'en étonne pas: il est du sang de Bourbon. Ainsi ce beau projet

du Roi de Sardaigne , d'envahir la Provence , s'est évanoui en fumée. Les Français sont invincibles , quand ils sont commandés par des hommes comme vous , & sur-tout quand on les attaque chez eux. Charles-quint l'a éprouvé long temps avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au Roi la malheureuse affaire d'Exiles.

La France est actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe , où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les Anglois viennent d'achever de détruire les malheureux restes de notre marine. J'ai bien peur que tant de sang & de trésors prodigués dans cette guerre si ridicule dans ses motifs ; & si cruelle dans ses effets , ne produisent à la fin aucun avantage ; & que le Roi

ne soit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ses colonies. A chaque fois que les Anglois nous battent sur ce qu'ils appellent leur propre élément , je suis pour ainsi dire prête à maudire la mémoire du Cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu , car c'étoit un prêtre. Sa politique timide & sa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute sa considération en qualité de puissance maritime. Il n'aimoit ni la guerre , ni les dépenses : il avoit cet esprit d'épargne , qui est fort bon dans le Gouvernement d'une famille particuliere , mais qui est souvent très-pernicieux dans le Gouvernement de la grande famille de l'Etat , où il faut savoir dépenser , & perdre meme à propos. On dit que les Anglois avoient beaucoup d'estime pour

lui : je le crois. Il a laissé pourrir nos vaisseaux dans nos ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un sûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'administration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, & peut-être aussi aux autres Etats : ils sont faits pour prier Dieu, & non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, M. le Maréchal, & soyez content : tout le monde vous estime, & moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné M. Fouquet que son arriere-petit-fils seroit non-seulement un Grand Seigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être supporté sa prison avec plus de patience. Je vous salue sincèrement, & je souhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

L E T T R E X X I V .

Au Chevalier de SADE. 1747.

JAi auffi-tôt porté au Roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée , & dont je vous remercie. Il ne comptoit pas d'abord qu'une place telle qu'Antibes , fans fortifications , & qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre , pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez soutenu un fiege de quarante jours , & à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre , elle n'en est pas la moins admirable. Le Roi vous donnera au plutôt des marques de son

estime ; & s'il étoit capable de l'oublier , je vous promets de l'en faire souvenir. Pour moi , Monsieur le Chevalier , je me ferai toujours un devoir de servir le mérite & la valeur : par-là vous pouvez juger de mes sentimens pour vous.

LE T T R E XXV.

Au Comte de MAUREPAS. 1747.

J'Ai ouvert votre lettre avec empressement , croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire , & c'est celle d'une défaite. Cette malheureuse affaire acheve de détruire le reste de la Marine Française , & de tromper vos espérances. Il y a cependant quelque sujet de consolation : M. de la Jonquiere s'est battu en homme de courage : mais, hélas ! il avoit

affaire à des Anglois. On peut dire que tout est perdu , hors l'honneur. Je ne crois pas que ces succès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'histoire : c'est pour lui seul que la fortune n'est pas inconstante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en Europe : il semble que l'un soit destiné à posséder l'empire de la mer , & l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France fera obligée de faire une paix honteuse , & de rendre les conquêtes de Flandres : la misère du Royaume , la difficulté de faire de nouvelles levées , & l'obstination des alliés , qui ont plus d'argent & de patience , la rendront bientôt nécessaire. Le Maréchal de Saxe se vante de conquérir la Hollande la campagne

prochaine , & d'arborer les fleurs de lis sur les remparts d'Amsterdam. A vous dire vrai , je n'en crois rien du tout , & même je ne le desire pas. Cette conquête , en supposant qu'elle soit possible , feroit très - dangereuse : Louis XIV qui la fit , fut presque aussitôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement la messe à Utrecht : bonne leçon pour son successeur. Je suis dans la ferme persuasion que le Regne de Louis XV ne fera jamais celui des conquêtes : les Français du temps présent sont trop différens de ceux du dernier siècle. Je le redis encore , la paix nous est nécessaire : notre marine est détruite ; nous sommes épuisés d'hommes & d'argent , & nous avons de puissans ennemis. Vous , Monsieur , qui

tenez la premiere place dans le conseil , & qui la méritez par votre expérience & vos lumieres, contribuez à rendre aux Français cette paix , dont ils ont tant de besoin , & qui est le bien le plus précieux qu'un bon Roi puisse faire à des sujets qui l'aiment, &c.

LETTRE XXVI.

A la Marquise du SAUSSAI.

J'Ai été heureuse pendant huit jours, c'est-a-dire , tout le temps que je vous ai vue : à présent je suis triste à mon ordinaire : je puis vous dire , au scandale des grands de la terre , que malgré ma faveur & l'estime d'un grand Prince , je suis quelquefois sur le point d'abandonner la Cour , & d'aller dans la retraite me consoler avec mes amis. Mais

ma foiblesse me retient : je hais le monde & ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle Dauphine ? Elle n'est pas belle ; mais elle a du sens , des graces , & ce je ne fais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illustre époux est trop dévot : nous verrons si elle ne le guérira pas de cette maladie des petites ames , qui ne manque jamais de rendre un Prince persécuteur , & ses sujets fanatiques. Je ne connois pas de grand Roi qui ait été dévot : le bon Henri IV ne l'étoit pas. Aimons Dieu & la vertu : laissons la dévotion aux moines.

La Dauphine a amené avec elle un Jésuite Allemand , nommé le P. Croust , qui est son confesseur : c'est peut-être le plus sot & le plus plat animal qui ait jamais été importé du saint

empire germanique. Cependant elle a une extrême confiance en lui ; qui me fait tout craindre.

Mais à propos du Dauphin , je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une scène qui s'est passée , il n'y a pas long-temps , à Versailles. Une femme de Paris , qui étoit grosse , eut envie d'embrasser ce jeune Prince , qui est , à la vérité , beau comme l'Amour : un officier se chargea de l'introduire ; mais le Dauphin , voyant qu'elle avoit la gorge découverte , lui tourna le dos , & lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a presque rendu grossier.

Je fus hier surprise de voir la jeune Dauphine avec des bracelets de la défunte Infante , où l'on voit son portrait en miniature : le Dauphin l'a priée de les porter , ce qui ne lui fait

pas beaucoup de plaisir ; en effet ce procédé n'est pas galant.

Il pleut toujours , & je ne saurois aller prendre l'air. Je suis réduite à rester dans mon appartement , & à caresser mes pigeons. Je pense aussi à vous , ma belle Comtesse. Adieu.

LETTRE XXVII.

A la même , 1747.

AVEZ-vous lu la catastrophe du Tyran de Perse , le trop fameux Thamas Kouli-Kan ? Il a été massacré dans son propre palais par ses gardes. Cet homme , si célèbre par son courage & par ses crimes , a éprouvé le sort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un trésor ; l'un d'eux alla chercher des

vivres , & les empoisonna pour se défaire de ses camarades , & devenir le seul possesseur du trésor. Ceux-ci dans le même temps prenoient la résolution de l'assassiner par le même motif , & ils l'exécuterent à son retour ; après quoi ils se mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient : fidele emblème des conséquences de l'ambition. O vanités , grandeurs humaines , pompeuses chimères ! je vous méprise sincèrement ; mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On songe toujours à la paix. Le Roi fait des propositions très-raisonnables : mais les Anglois s'en moquent , & veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Breda n'ont produit jusqu'ici que

quantité de belles harangues & de complimens : cependant nous espérons toujours.

Quand vous écrirez au beau Marquis , dites-lui de ne pas tant s'exposer pour l'amour de vous & de ses amis ; car le canon ne respecte personne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'est un lieu charmant , mais votre présence le rendroit encore plus beau , &c.

LETTRE XXVIII.

A M. D'ARGENSON. 1747.

LEs Anglois ont donc renouvelé leur traité avec les sauvages de Russie , par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille hommes en payant. Ils sont comme les Princes d'Allemagne,

amis de tout le monde en payant. Je ne fais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément , & j'ose dire que s'ils viennent jamais en Flandres , il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux Anglois , ce qui n'est guere praticable ; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très - dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe , s'aguerrira peu-à-peu , & apprendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient : bientôt elle sera en état de battre ses maîtres , & leur sera formidable.

formidable. Il ne feroit pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares , sortis des antres de Sibérie , & commandés par un nouvel Attila , qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préserve !

Je n'aime pas la politique : mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire , je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout , je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes , & à les rendre malheureux , je n'en ai pas besoin , & vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis , &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse de NOAILLES.

1748.

A Quoi passez-vous le temps, ma chere amie ? Êtes-vous heureuse & contente ? Pour moi je suis sûre que s'il y a du bonheur sur la terre, ce n'est pas dans les Cours qu'il faut l'aller chercher. Il semble que ce soit ici l'ancre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fausses joies, de faux plaisirs, & de faux amis, qui tâchent de m'assaffiner en m'embrassant. Je fais tout ce que je peux pour distraire ma mélancolie : mais le plaisir est un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition : il ne m'est pas plus possible d'être gaie, qu'à Madame

de Persival d'être belle & raisonnable.

Je vous remercie de vos cantates ; la musique & les paroles en sont fort belles ; mais à présent je n'ai pas envie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir mon nouveau carrosse , comme vous l'aviez dit : Je lui ai défendu de le gâter par des peintures lascives , que les honnêtes gens ne sauroient voir sans rougir. C'est pourtant aujourd'hui la mode ; mais je me moque de la mode : les femmes sages m'en estimeront davantage. Le Roi m'a fait présent de dix beaux chevaux barbes : le bon Prince ! qu'il est digne d'être aimé !

A propos , est-il vrai que la Princesse de Conti , étant l'autre jour à la messe aux Théatins , un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône , en se plai-

gnant qu'il avoit perdu les joies de ce monde : sur quoi elle se tourna vers le Comte de Clermont, & lui dit : *Est-ce que cet homme-là est Eunuque ?* Voilà une réflexion bien gaillarde, surtout dans une église.

Je reçus hier la visite de la belle Duchesse, qui me salua de votre part, & je l'embrassai pour sa peine. Vous pensez donc toujours à moi ? Vous avez bien raison : il y aura dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine personne destinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des caresses pour moi à Madame de Nanteuil : je suis après tout bien heureuse d'avoir des amies comme vous, &c.



L E T T R E X X X.

Au Comte D'ARGENSON. 1748.

ON m'a présenté un mémoire pour l'établissement d'une école militaire , & je vous l'envoie , parce que c'est une affaire de votre département. Ce n'est pas , comme le disoit le cardinal Du-bois , des projets de l'Abbé de St. Pierre , *le rêve d'un bon citoyen* ; mais il me semble que ce seroit une institution très-praticable & très-utile. Les campagnes sont remplies de pauvres gentilshommes qui vivent dans la misere & l'abjection : on pourroit les soulager en élevant leurs enfans pour le service du Roi & de l'Etat. La noblesse Française est la plus brave de l'Europe ,

D iij

& l'on a vu dans tous les temps ce qu'elle savoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée & du courage sont perdus pour l'Etat , parce que n'ayant pas le moyen de servir comme officiers , ils dédaignent de servir comme soldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans , mérite attention. Si l'on entretenoit constamment un corps de cinq à six mille jeunes gens élevés avec soin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire , cela formeroit une pépinière de bons officiers , en qui les lumieres suppléeroient à l'expérience , & bien supérieurs à ces petits messieurs bien poudrés , qui se présentent tous les jours à votre bureau , & qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance , qu'un peu

d'argent & beaucoup de pré-
somp- tion.

Je n'ai pas encore parlé au Roi de ce plan, qui me paroît sage & de la plus grande importance ; je veux avoir votre avis auparavant. Considérez, Monsieur, que nous sommes en guerre avec les Anglois, que nous y serons presque toujours par la rivalité & l'antipathie des deux nations. Ce sont les seuls ennemis qui soient à craindre pour la France, & contre lesquels elle ne sauroit trop bien se préparer. Nous faisons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les Anglois pour notre conservation. On ne saurait donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, & qui, par leur valeur & leurs ri-

cheffes, sont bien plus à craindre que la maison d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous souvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de servir le Roi, & vous accorderez l'emploi qu'il sollicite, plutôt à son mérite qu'à ma recommandation.

Je suis, &c.

LETTRE XXXI.

A M. de CHEVERT, Lieutenant-Général.

J'Ai obtenu pour vous, Monsieur, ce petit gouvernement que vous desiriez, & cette préférence à causé bien des murmures parmi vos rivaux; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande

opinion, si le Maréchal de Saxe ne m'avoit d'ailleurs souvent parlé de vous comme d'un des meilleurs officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un soldat de fortune, un homme sans naissance. C'est ce qui vous rend plus estimable : votre mérite est personnel, celui des autres leur est étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous servir, & ceux qui vous ressemblent : par-là on verra qu'une femme qu'on accuse avec tant d'amertume & d'injustice, fait honorer le mérite & la vertu. Venez remercier le Roi avant de partir : je vous verrai aussi avec plaisir, mais à condition que vous ne me remercierez point.

Je suis, &c.

D v

LETTRE XXXII.

Au Comte d'ARGENSON. 1748.

Cette nouvelle démarche du Roi de Prusse me fait plaisir, mais elle ne me surprend pas : il entend aussi bien ses intérêts que l'art de la guerre ; tâchons aussi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négociation de Suède n'aboutiroit à rien, & ma prédiction s'est accomplie. Les Suédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du Nord, tant qu'ils ont été esclaves de leurs Rois : à présent qu'ils sont libres, ils ne font plus rien ; ce qui semble prouver que la liberté est, pour ainsi dire, une viande particuliere qui ne convient pas à tous les

estomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les Français ont besoin d'un maître , & ils sont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres , & je vous le renvoie , parce que ces affaires sont de votre ressort. Il se plaint que le Maréchal de Saxe est trop sévère ; sans doute parce qu'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit Monsieur comme il le mérite. J'admire l'assurance de ces hommes avides , qui osent troubler le Gouvernement de leurs petits intérêts : quand le Roi envoie un vaisseau à la Chine , s'embarrasse-t-il si les souris sont à leur aise ?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille , qui m'a été recommandé : il est d'une figure

agréable : mais le principal, c'est qu'il est brave & capable de bien servir. Je serois bien aise que vous fissiez quelque chose pour lui, & je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A Mlle. ALEXANDRINE. 1748.

J'Ai reçu à votre sujet une lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine & impérieuse avec vos compagnes, & que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le cœur de votre mere ? Pourquoi la mettez-vous dans la triste nécessité de se plaindre de vous ? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeste & affable, comme le seul moyen de plaire à Dieu & aux hommes. Avez-vous si-tôt oublié mes le-

cons ? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous ? J'espère que vous changerez de manieres par égard pour moi & pour vous-même. Point de grands airs, ils ne conviennent à personne, & encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une Princesse, songez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, & me rendre la plus malheureuse des femmes ; en quel cas vous seriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille ; vous savez que je ne respire que pour vous, que c'est pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne & vous embrasse, &c.

LETTRE XXXIV.

*A Madame l'Abbesse de Saint
ANTOINE. 1748.*

J'ai reçu avec respect la lettre de V. A. S. (*) & je voudrois pouvoir vous consoler & vous servir. Mais je ne puis rien dans cette affaire qu'on a représentée au Roi sous le jour le plus odieux. On vous accuse de tyranniser vos religieuses. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites ensuite manger. Cela seroit bien indigne d'une Princesse du sang de Bourbon, & je ne le crois pas. Mais malheureusement on le croit ici, & le Roi est fort irrité. Il a donc été résolu de

(*) Votre Altesse Sérénissime.

vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reste , on vous conserve votre revenu : de sorte qu'à le bien prendre , je serois plutôt tentée de vous faire compliment , que de vous plaindre. La charge de cent cinquante filles , toujours chagrines & mécontentes , est bien pénible , surtout pour une personne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi ; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pu parer l'orage qui se préparoit , j'ai du moins été assez heureuse pour en adoucir les conséquences , comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond respect pour vous , & pour l'illustre sang dont vous sortez , m'en faisoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zele.

Je suis , &c.

LETTRE XXXV.

A la Marquise du SAUSSAY.
1748.

QU'AVEZ-vous donc fait à Madame de Fronlai ? Elle se plaint fort de vous. Est-ce que les amis doivent se fâcher ? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie : mais je me charge de vous réconcilier, & de vous faire embrasser, pourvu que vous ne l'ayez pas appelée *laide* ; ce qui ne se pardonne jamais entre les femmes.

Le Roi part demain pour Compiègne, & je dois le suivre : mais je porte par-tout la même mélancolie ; il est plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel est cet impertinent

qui a dit tout haut , en me voyant promener avec le Maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du Roi & son fourreau ?* Cette mauvaise plaisanterie a déjà couru tout Paris , & je ne doute pas que vous ne la fachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur , non pas pour le punir , car de pareilles sottises ne m'offensent pas , mais pour le prier de mettre plus d'esprit & de décence dans ses bons mots

Je vous prie , pendant mon absence , d'aller voir les tableaux de M. Renusson , & d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il a sur-tout un morceau que je serois bien aise d'avoir : c'est l'enlèvement de Proserpine ; ne le laissez pas échapper. Voilà ma premiere commission :

la seconde, dont je vous charge encore plus expressément, c'est de vous bien porter & de m'aimer toujours. Adieu, ma chere, je souhaite & espere vous voir à Compiègne; ce jour-là sera le plus agréable pour moi, &c.

LETTRE XXXVI.

A la Duchesse de DURAS. 1748.

VOUS me demandez ce que je fais, Madame la Duchesse. Je m'ennuie & vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que la Cour étoit le séjour des ris & des plaisirs; c'est plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai versé aujourd'hui d'indignation, en voyant mes amis, ceux que j'ai servis de tout mon pou-

voir, conspirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, suivant ce mot d'un Philosophe : *Donne à manger aux chiens , dussent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain personnage , qui est également incapable de bien servir le Roi & d'être reconnoissant ; mais alors je ne le connoissois pas.

Vous avez sans doute ouï parler de ce Chamillard, que Louis XIV fit ministre de la guerre , parce qu'il jouoit bien au billard. J'ai fait à-peu-près la même chose pour cet homme-là ; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amusant , & il est actuellement Secrétaire d'Etat.

Il y a , selon moi , un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'administra-

tion devoit être fixé pour toujours dans le même poste , sans espérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni justice , ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aspirer , parce qu'il ne l'a pas encore ; ni ceux de celle qu'il occupe , parce qu'il a dessein de la quitter. L'homme dont il s'agit , confirme ma remarque.

On attend ici la Duchesse de Parme ; & j'espère que sa présence ramenera la gaieté dans cette Cour , où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le Roi me disoit hier : *J'ai beaucoup de flatteurs , & n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des Princes ; on les adore , mais il est rare qu'on les aime.

Le jeune Comte m'est venu remercier du régiment qu'il a

obtenu ; il est vrai que j'ai dit un mot en sa faveur , mais son propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions comme un homme qui est capable d'en faire.

Je vous verrai peut-être la semaine prochaine chez la belle Comtesse , qui m'a invitée à une petite fête : ce sera la fête de l'amitié , & par conséquent très agréable. Adieu ma chere Duchesse ; je baise vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la Marquise de FONTENAILLES.
1748.

LA Cour est un bon pays pour les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre prétendant , & il n'y a peut-être que moi qui

le plaigne. On dit qu'il va se promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil & de la misere, où il trouvera à chaque pas des Princes & des gueux. Il a un grand projet dans la tête: je souhaite qu'il reussisse, mais sans l'espérer: les malheureux n'ont point d'amis. Le Roi lui a fait donner des lettres de change pour six cent mille livres: je souhaite de tout mon cœur que cela contribue à le consoler, si toutefois un peu d'argent peut consoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit marquis a obtenu ce qu'il souhaitoit: il étoit souple & flatteur, comme un épagneul, faisant des complimens à ceux qui se moquoient de lui, souffrant les injures, & remerciant ceux qui les faisoient: c'étoit le vrai moyen de reussir à la Cour.

Quand je confidere les bassesses, l'impertinence, & le caractère rampant de la plupart des courtisans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes & les grands seigneurs. Ceux-ci que je méprise m'ennuyent à mourir : les autres ne m'ennuyent pas ; mais ils sont rares, & je n'en vois guere. Je plains les Rois d'être environnés de ces singes dorés, aussi lâches & mal-faisans que ceux d'Angola. Les Cours que le sot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compassion. L'autre jour l'Abbé de la Tour-du-pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Versailles ; & comme on lui demandoit ce qui l'avoit amené : *J'ai, dit-il, une description du paradis à faire, & je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme ! Si

les excès des passions les plus funestes & les plus basses, l'envie, la haine, la rage, le désespoir, si les fureurs & les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intéresse à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment sur l'affaire de Boulogne : le Parlement a été pour vous tout d'une voix ; ce qui prouve que la justice n'est pas aveugle. Je ne le suis pas non plus dans les sentimens d'estime & de tendresse que j'aurai toujours pour vous.



L E T T R E X X X V I I I .

A la Comtesse de BREZÉ. 1748.

J'Ai toujours eu bien des ennemis : j'en ai actuellement parmi les dévots , & ce sont les pires de tous. Un saint homme de cette espece , qui a la mine , & peut-être le cœur d'un démon , se posta hier sur le passage du Roi , comme il revenoit de la messe , se jetta à ses genoux , & lui présenta un placet qu'il prit avec sa bonté ordinaire , & vint le lire dans mon appartement : en voici la conclusion. *J'annonce à Votre Majesté de la part de Dieu , qu'il faut absolument renvoyer Madame de Pompadour au plutôt ; autrement sa main vengeresse va s'étendre sur votre royaume , & punir vos sujets de la foiblesse de*

Tome I. E

leur Souverain. Cette insolence méritoit peut-être la mort , ou du moins une prison perpétuelle. Mais le meilleur des Princes ne se démentit pas en cette occasion : il fit appeller ce messager du ciel , & se contenta de lui dire : *Mon ami , allez vous faire saigner & raccommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon sens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou , mais un dangereux hypocrite , envoyé non pas de la part de Dieu , mais de la part de certaines gens que je méprise & ne crains pas. Voilà mon aventure , Madame : qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maison dans Paris : mais je vais le faire abattre , &

en bâtir un autre plus à mon goût. On se moque par-tout de la folie de bâtir : pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie , qui donne du pain à tant de misérables : mon plaisir n'est pas de contempler de l'or dans mes coffres , mais de le répandre. Je suis sûre que vous pensez comme moi. Aimons-nous toujours , & méprisons la bassesse & l'envie.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

A la même. 1748.

JE n'aime pas du tout votre *Gouvernante* du bon homme Lachaussée , parce que cette comédie n'est pas une comédie , puisqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre lar-
E ij

moyant est ridicule, & choque la vraisemblance ; cependant il devient à la mode , parce qu'il est plus facile de se guinder sur de grands sentimens de tragédie , que de plaisanter avec grace : le génie comique est mort avec Moliere.

Un autre vice de la scene Française , c'est qu'on n'y voit jamais que de grands Seigneurs , comme si tous les hommes étoient des marquis. Un auteur se croiroit déshonoré , s'il mettoit sur le théâtre des bourgeois & des marchands : les Anglois y mettent même des favetiers , & en cela je les approuve : la comédie est une peinture des hommes ; & un favetier est un homme comme un autre.

Un troisieme défaut , c'est que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit

plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal , & il fait rire : mais un homme vicieux est nuisible à la société, & l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece , parce que je l'ai promis ; & je vous prendrai en passant : après cela nous reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux Français de Louis XIV appelloient *media-noche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon cœur & votre esprit.

LET TRE XL.

A la Duchesse d'ETRÉES.

Pourquoi ne me venez-vous pas voir ? la présence d'une amie est presque le seul plaisir auquel je sois sensible. Tout le monde

me parle de vous , tout le monde vous voit : hélas ! qu'il est heureux ! Vous avez beau faire , Madame , vous ne trouverez personne qui sache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement , & j'en suis sûre : c'est ce qui me fait supporter avec patience les grandeurs & les vanités de la Cour. La fortune qui m'a élevée , peut me tourner le dos : mais il est un bien qu'il n'est pas en son pouvoir de m'ôter , c'est votre amitié : voilà le vrai *baume de vie* , & il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte : attendez , ma belle Duchesse , je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux singe de contrôleur général , qui m'apportoit de l'argent ; sans cela je l'aurois bien grondé de venir m'inter-

rompre quand je vous écris. Comment se porte le Duc ? Il s'ennuye déjà de la paix : mais j'espère qu'il s'ennuyera long-temps ; car je n'aime pas la guerre. Adieu : quand viendrez-vous m'embrasser ? &c.

LETTRE XLI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaisie du Cardinal de Tencin , au sujet du Duc d'Yorck ; & je suis surprise de la foiblesse de ce Prince à y consentir. Il n'étoit pas né pour être prêtre , mais pour soutenir les prétentions de son frere au trône d'Angleterre ; & y succéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par son acceptation d'un bonnet rouge ; & cette

maison infortunée, qui a coûté tant de sang & de trésors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour sa bévüe : mais lui & tous les prêtres sont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur ressemblassent. Il ne sentoît pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France en cas de guerre avec les Anglois. C'étoit un épouvantail, qui ne manquoit jamais de jeter la terreur parmi eux. Quoi qu'il en soit, le mal est fait, & le Roi est résolu de donner à sa nouvelle éminence la première riche abbaye qui viendra à vaquer ; c'est de quoi vous pouvez l'assurer. J'ai pitié de cette malheureuse famille, qui a été pendant tant de siècles le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'asyle des Princes

malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir sur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité, & d'une manière digne de leur rang.

Les religieuses de St. Cyr m'ont priée d'obtenir pour elles un corps saint pour mettre dans une nouvelle chapelle, qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, M. le Duc, vous charger de cette bonne œuvre? La cour de Rome n'est pas avare de ces sortes de présens, & elle vous l'accordera sans peine: mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un saint avec deux jambes gauches comme le St. Ovide des capucines. Je ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci, c'est une plaisante commis-

sion pour un Ambassadeur & un Philosophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître , il renouvelleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais , grace au Ciel , notre Roi Très-Chrétien n'est ni dévot ni persécuteur ; il n'a , dit-il , aucun pouvoir sur les consciences , & n'en veut point avoir. Le bon Prince ! Pour moi , je hais les prêtres intolérans ; & si j'étois souveraine , je ne persécuterois que les persécuteurs. Vous pensez comme moi , M. le Duc ; & je vous prie , au nom de la raison & de l'humanité , d'éclairer leurs intrigues à Rome , & d'éteindre les premières étincelles de cette guerre sacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes

tendres complimens à M^{de}. la
Princesse de Pamphili : c'est une
femme bien estimable, quoiqu'I-
talienne. Je vous prie de vous
bien porter , & d'aimer toujours
ceux qui vous aiment.

Je suis , &c.

LETTRE XLII.

A M. de la BEAUSSIERE. ()* 1749.

JE suppose que vous êtes en-
core à Paris. Aussi-tôt que vous
recevrez cette lettre, ne manquez
pas de porter deux cent louis
à l'adresse ci-jointe, & d'assurer
la personne à qui vous les re-
mettrez de toute mon estime.
Le malheur des temps m'em-
pêche de faire mieux : mais j'es-

(*) Son Intendant.

(108)

père avoir le plaisir de l'obliger
plus solidement une autre fois.
En attendant , je penserai à
quelque place qui lui convien-
ne , &c.

Fin de la premiere Partie.





LETTRÉS

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XLIII.

Au Comte de FRISE. 1750.

Toute la France pleure avec vous la perte du grand homme qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux & accablé d'infirmités,

tés : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'Etat qui soit à plaindre d'avoir perdu son défenseur. Tous les bons Français sont dans l'affliction : le Roi, qui la partage, veut vous donner des marques de son estime pour le Maréchal de Saxe, & l'honorer encore après sa mort dans son neveu. Il vous laisse le château de Chambord avec toutes ses dépendances, les mêmes privilèges dont feu votre oncle jouissoit. Quant à sa pompe funebre, il en fera les frais d'une manière digne de lui, & du héros qu'il regrette. Il auroit bien voulu lui donner une place dans la sépulture des Rois de France ; mais, comme il est mort Luthérien, les préjugés de notre religion ne permettent pas à ce bon Prince de lui donner cette dernière preuve de sa reconnoissance. Il sera donc enterré selon

les desirs dans le temple de St. Thomas à Strasbourg ; & je ne doute pas que dans le transport des tristes restes de ce grand homme , les peuples n'accourent en foule sur la route pour donner à sa mémoire des larmes semblables à celles qui furent versées pour le Maréchal de Turenne.

Quant à moi, Monsieur, je l'honorerai toujours en vous ; & j'ose dire que vous lui ressemblerez un jour. Quand il se présentera une occasion de vous servir , je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaisir de vous obliger. Je suis très-sincèrement , &c.

LETTRE XLIV.

A la Duchesse d'ÉTRÉES. 1750.

JE vis hier M. le Comte , qui me fit des complimens pour vous.

& pour lui : il m'affura que vous vous portiez bien , ce qui est le principal ; car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triste nouvelle. Le brave Maurice est mort dans son château de Chambord : cette perte est un malheur public. On dit que feu le Maréchal de Villars apprenant que le Duc de Berwik avoit été tué au siege de Philipsbourg , s'écria : *Cet homme a toujours été heureux.* Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaisant bonheur des héros ; car il est mort dans son lit comme une vieille femme , & tel que M. de Catinat , ne croyant rien , & peut - être n'espérant rien (*).

J'ai eu occasion de le voir souvent , & je crois avoir bien saisi son caractère. Il n'étoit grand

(*) Trop sévère.

qu'à la tête d'une armée : partout ailleurs il avoit les petiteſſes des ames vulgaires ; ce qui me rappelle le mot de la Bruyere : *Qu'il eſt difficile d'être héros aux yeux de ſon valet-de-chambre.* Ce ſont ſes débauches qui l'ont tué , encore plus que la vieilleſſe ou les fatigues de la guerre ; & il n'étoit pas délicat dans ſes plaiſirs. Dans les deux dernières années de ſa vie , c'étoit un cadavre ambulante , dont il ne reſtoit plus rien que le nom. Cependant , malgré tous ſes défauts qui ſont l'appanage de l'humanité , c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être ſa conſervation , & qu'elle ne ſauroit trop regretter. Il ne ſera pas enterré à St. Denis , parce que les prêtres diſent qu'il étoit hérétique. Pour moi , j'aime de pareils hérétiques , & je ſouhaite que Dieu nous en

envoie encore un semblable. Je vous aime aussi , Madame la Duchesse ; mais je ne vous vois pas assez souvent.

Je suis , &c.

LETTRE XLV.

A la même.

J'Allai hier pour vous voir , & l'on me dit que vous étiez au Palais - Royal. J'y courus & ne vous trouvai pas. La Duchesse étoit occupée d'une manière que nos jolies femmes de Paris trouveroient supérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour son beau Duc. Il y a une certaine Princesse dans Homere , qui va à la fontaine laver les chemises de ses freres , & elle se plaint qu'elles sont trop sales ; mais dans ces

temps simples , les Princesses avoient des mains de paysannes ; ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. La Duchesse me fit beaucoup d'amitiés , & nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité , qu'elle vous estime autant que moi , & je l'en estime davantage.

J'ai vu cette misérable rapso-
die sur le Maréchal de Saxe. S'il vivoit encore , il rougiroit de la maniere platte & ridicule dont on le loue. Pour moi , je crois qu'il n'y a que ceux qui sont capables d'imiter les grands-hommes , qui soient capables de les bien louer , & je prends l'éloge d'un sot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe , il avoit quelquefois des idées singulieres. Je lui demandois un jour pourquoi il ne s'é-

toit jamais marié. *Madame* , dit il , *comme le monde va à présent , il y a peu d'hommes dont je voulusse être le pere , & peu de femmes dont je voulusse être l'époux.* Cette réponse n'étoit pas galante , mais pourtant il y a quelque apparence de raison. Il disoit aussi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un soldat. Malgré cela , il entretenoit des filles qui à la fin l'ont tué , & c'est une comédienne qui lui a donné le coup de grace : jugez par-là de ses compagnies.

Nous aurons ici samedi prochain une représentation de *Mahomet* : venez-y apprendre avec moi à détester la superstition & à admirer Voltaire. Nous avons mille faiseurs de vers , mais nous n'avons qu'un poëte. Il vint hier matin me rendre ses hommages : mais s'il me traite en reine , je

le reçus aussi mieux qu'un Roi; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu, comme on le dit, tant pis pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne soit grand-homme; c'est dommage qu'il devienne vieux.

Dites à M. le Duc que je le hais, parce qu'il est venu ici sans me voir : on diroit que les hommes estimables me fuyent, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, & que je méprise. S'il se repent, & répare sa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez - vous bien, ma chere Duchesse, & foyez toujours gaie, si vous voulez toujours être belle : la tristesse enlaidit, &c.

L E T T R E L X V I.

A Madame de la POUPLINIERE.

JE ne m'imaginois pas, Madame, que nous aurions jamais quelque chose à nous dire. Vous m'avez écrit une lettre violente, & je vous ferai une réponse modérée. je fais que vous êtes depuis quelque temps à la tête des belles femmes qui ont des desseins sur le cœur du Roi: vous le suivez par-tout: il vous trouve toujours quelque part en embuscade pour le surprendre, & cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, Madame; il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'insultez par une lettre qui n'a ni sens, ni

justice , comme si j'étois le seul obstacle qui s'oppose à votre ambition. J'ai le malheur, Madame , de ne pas connoître tout votre mérite ; & quoique vous ayez fait tout votre possible pour le faire connoître au Roi Très-Chrétien , il n'en fait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche & estimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais si vous vous obstinez à vouloir plaire au Prince , travaillez paisiblement à ce beau projet , sans vous fâcher contre moi , qui n'ai pas l'honneur de vous connoître , ni de vous estimer. Voici la première fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce sera aussi la dernière. La charité m'a dicté cette lettre ; & si la folie d'une femme n'est pas un mal incurable , je souhaite

qu'elle produise un bon effet.
Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

A M. CAMPEL.

JE suis très-sensible au souvenir du Prince Edouard, & à toutes vos honnêtetés, mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne soit bien difficile, je ferai cependant tout mon possible par estime pour lui & pour son illustre maison. Le Roi, qui ne l'a éloigné que par force & en gémissant, n'abandonnera jamais ses intérêts: c'est de quoi vous pouvez l'assurer. Son mariage avec la princesse de Modene seroit un petit équivalent de ses prétentions & lui fourniroit un établissement: on ne négligera

négligera rien ici pour le faire réussir. Il a tant fait pour nous, que nous sommes obligés par reconnoissance de faire quelque chose pour lui. Il y a des gens & même des Français, qui disent que jamais le Roi n'a eu de sérieuses intentions de le rétablir sur le trône de ses ancêtres, & qu'il ne l'a envoyé en Ecosse que pour servir d'épouvantail aux Anglois. Je fais de bonne part que ces gens-là mentent. La Cour n'a pu le soutenir comme elle l'auroit voulu : les ennemis étoient maîtres de la mer, & on n'a jamais pu faire passer dans la Grande-Bretagne les troupes destinées à soutenir sa cause & celle de ses amis. Dans une nouvelle guerre (car les deux Nations qui se haïssent réciproquement, ne sauroient vivre long-temps en paix), dans une nouvelle guerre, dis-je, on

trouvera peut-être une occasion plus favorable. En attendant, le Roi, qui aime le Prince Edouard, & le plaint, est résolu de le servir de tout son pouvoir.

Est-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des assassins masqués; qu'il en a tué un & blessé dangereusement deux autres? Sa bravoure est bien connue; mais il est triste pour lui d'être obligé de l'exercer contre de vils meurtriers: ces scélérats étoient-ils des Anglois?

Je vous prie, monsieur, de lui présenter mes respects & mes services. Sa cause est la cause des Rois; & si je pouvois contribuer selon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie.

Je suis, &c.

L E T T R E X L V I I I .

*A M. de PUISIEUX , Ministre
d'Etat. 1750.*

JE fais étonnée de ces chicanes des Espagnols. La France n'a-t-elle pas assez fait pour eux ! Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne & de gloire , s'est vu sur le bord du précipice , pour s'être obstiné à soutenir le Roi , que le dernier Prince de la Maison d'Autriche avoit nommé pour son successeur , & empêcher le démembrement de leur Monarchie. Louis XV. a fait une longue & sanglante guerre qui n'a été utile qu'à Dom Philippe , par l'établissement honorable qu'on lui à procuré en Italie. Tant de services rendus à l'Espagne , aux dépens de la France , semble-

roient exiger quelque reconnoissance. Cependant elle s'obstine à nous refuser, comme à toutes les autres nations, l'entrée de ses ports d'Amérique, sans faire la moindre différence entre ses amis & ses ennemis. On peut dire même que les Anglois sont plus favorisés que nous, par l'avantageux & important Traité de l'*Affiento*.

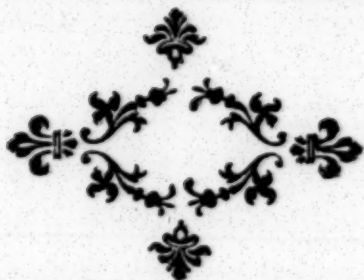
L'ambition & la vanité de Louis XIV. ont été satisfaites; il a assuré avant sa mort la couronne d'Espagne à sa Maison: mais trop souvent l'ambition & la vanité des Princes font le malheur des peuples, comme il est arrivé par cette espèce d'union des deux Monarchies. Jusques à cette époque, la France avoit presque toujours été en guerre avec l'Espagne, l'avoit tellement épuisée, que Charles II. fut

obligé de faire de la fausse monnoie : nos corsaires enlevoient ses galions , & nos colonies subsistoient aux dépens des siennes. Mais tout est changé depuis qu'elle a un Roi de la Maison de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable , elle augmente tous les jours sa puissance , & reparoîtra bientôt avec son ancienne splendeur par l'intime alliance des deux Couronnes : nous nous battons , & nous nous épuisons pour elle.

Voilà , Monsieur , quelques-unes des instructions qu'il seroit peut-être à propos d'envoyer à notre Ambassadeur à Madrid , pour lui servir de guide dans sa présente négociation , si toutefois vous l'approuvez. Le desir d'être utile & de plaire au Roi l'emporte , depuis que je suis ici , sur mon inclination naturelle ;

car je n'aime pas la politique ,
& d'ailleurs cette étude ne con-
vient guere à mon sexe. Ce-
pendant il faut que je m'en mê-
le , pour ainsi dire , malgré moi ;
car autrement avec vous , Mes-
sieurs , je n'entendrois pas la lan-
gue du pays.

Je vous prie de m'envoyer
votre courrier avant de l'expé-
dier : j'ai un paquet de compli-
ments à lui donner pour quelques
Doms & Donnes, &c.



LETTRE XLIX.

A la Comtesse de NOAILLES.

JE plains & j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'est empoisonnée volontairement pour n'être pas obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ses parents. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouser un vieux singe de soixante ans avec un œil de verre & une jambe de bois ! c'étoit renouveler le supplice de ce Mézenze qui lioit les vivants avec le morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale , elle se retira dans un cabinet voisin tandis que le monstre se déshabilloit , & que là

elle prit un verre de poison qui la tua en un quart d'heure de temps. Je n'approuve nullement le suicide ; j'espère cependant que Dieu lui a fait grace : c'est plutôt le crime de sa famille que le sien.

Je vis hier l'Ambassadrice de Venise , qui vous aime & vous loue beaucoup ; je l'en estime davantage , car il faut avoir du mérite pour le discerner dans les autres. On vient de déclarer la grossesse de Madame la Dauphine , & tout le monde est dans la joie ; réjouissez-vous aussi , & aimez-moi , &c.



L E T T R E L.

A la même.

IL est arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confusion , & qui est singulière ; je m'en vais vous la dire. Un homme a pénétré , je ne fais comment , dans l'appartement de Madame , tandis qu'elle étoit couchée & endormie , s'est jeté sur son lit & l'a embrassée. Aussitôt voilà la pauvre Princesse qui se réveille , se débat , & jette les hauts cris. On accourt , & on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle , étroitement embrassée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher prise. On l'a conduit en prison dans le dessein de le punir de sa témérité : mais après quelques recherches , on

a rrouvé que c'étoit un somnambule qui occupe une petite charge à la Cour , & qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant , à moins qu'on ne l'enferme avec soin. On l'a donc relâché , & chacun rit de cette aventure , excepté Madame , qui paroît un peu confuse.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a présenté son livre au Roi , qui l'a bien reçu. Mon Dieu , qu'il a l'air bête ! & cependant tout le monde dit que c'est un grand homme : au reste tous ces géometres ont l'air sot. On m'a raconté une petite anecdote au sujet de cet homme-là , qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hasard à sa maison , & étoit près de pénétrer au second étage , où il travailloit tranquillement à ses cercles & à ses triangles. On court lui dire de se

sauver sans délai , s'il ne veut pas avoir le plaisir d'être brûlé tout vif , & de donner ses ordres dans ce cas pressant. *Parlez à ma femme* , dit-il , *je ne me mêle pas de cela*. Sur quoi il se remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de son cabinet , & de l'emporter hors de la maison : quels animaux !

Je m'en vais à la messe , & je prierai Dieu pour la pauvre cousine. Est-elle donc toujours si malade ? Si elle venoit à mourir , je plaindrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu : aimez-moi toujours davantage , & dites-le moi souvent , &c.



L E T T R E L I.

A la Duchesse d'ETRÉES.

C E fou de Bâville est revenu de l'isle ténébreuse , & il parle avec enthousiasme des Angloises. Les philosophes de ce pays-là , dit-il , ont éclairé le monde , & les femmes l'embellissent. Mais , lui disoit le Roi , on prétend que ces Angloises sont fort pâles. *Ah ! Sire*, reprit cet original , *c'est la couleur de la tendresse & de la volupté : & si je n'avois que trente ans , je craindrois plus ces joues pâles que nos visages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet existe , ce sont sûrement des Angloises qui font le bonheur des saints.*

Ce qui étonne Bâville , c'est que les Anglois n'ont pas de bons

vers galants ; car dit-il , les belles femmes devroient inspirer les belles pensées. Il se propose dans vingt ans d'ici de faire un second pèlerinage en Angleterre , pour voir si les filles ressembloient à leurs meres. Il nous amuse tous les jours par ses folies : en un mot , il est dans le même enchantement que s'il sortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à son arrivée à Londres , la sombre humeur des hommes pensa lui donner des vapeurs ; mais que la beauté , l'esprit & les graces des femmes dissipèrent bientôt sa mélancolie. Malgré tous ses éloges , il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes ; c'est qu'elle aiment trop nos modes. Tant que les Angloises , dit - il , ne seront qu'Angloises , ce sera un sexe divin ; mais bientôt elles voudront être Françaises , &

alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout , que ce n'est pas absolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vu qui étoient charmantes , mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée : il se ressouvient qu'il a laissé à Paris un petit visage de déesse , qu'il se propose d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduise ! il commence à m'ennuyer. Je me propose aussi de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu , ma chère ; je vous aime tendrement.



L E T T R E L I I.

Au Marquis de St. CONTEST.

1750.

LA retraite de Monsieur de Puifieux laisse vacant le département des affaires étrangères. C'étoit un bon Ministre : Le Roi en veut encore un meilleur , & vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conserver ; ce qui est encore plus difficile. Les Hollandois vous regretteront , parce qu'ils vous estiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le Maréchal de Bellisle dit que l'Ambassade d'Hollande est la plus difficile & la plus désagréable de toutes. Dans les autres Cours , on a affaire à des Princes d'un tour d'esprit généreux : mais chez

(336)

ces marchands , qui foulent aux pieds les crucifix (*) au Japon pour gagner de l'argent , les négociations se ménagent comme une affaire de commerce ; & ils traitent avec les Rois comme avec leurs correspondants , toujours attentifs à ce qu'il peuvent gagner. Quittez donc, Monsieur, ces froids Bataves , pour venir honorer votre patrie par des talens & des lumières que le Roi veut récompenser. Je vous ai en mon particulier des obligations qu'il acquittera pour moi , &c.



LETTRE LIII.

Au Comte d'ALBERMALE. 1750.

Mllord, j'ai appris qu'avant-hier, dans une grande compagnie & à la fin d'un grand souper,

[*] cela est incroyable.

vous avez tenu sur mon compte des propos qui ne sont ni vrais , ni convenables à la dignité d'un Ambassadeur. Tout le monde fait que vous êtes homme de plaisir ; mais je ne savois pas que vous fussiez capable d'en prendre à déchirer une femme absente , qui n'a pour vous ni haine , ni estime. Si vous étiez sujet du Roi , je me vengerois en vous méprisant en secret. Mais comme vous êtes l'Ambassadeur d'une nation respectable , souffrez que par égard pour elle , & non pour vous , j'expose ici votre injustice.

Votre mémoire & vos plaintes sur le rétablissement de la marine Française ont été lus dans le conseil , & on les a trouvés supérieurement ridicules. C'est comme si vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fièvre prenne le quinquina.. Le Ministre m'a mon-

tré ce beau mémoire , & je lui en ai dit mon sentiment d'une maniere allégorique par cette fable :

» La paix étant faite parmi les
 » animaux , le loup dit au hé-
 » risson , pourquoi ne te défais-
 » tu pas de tes pointes ? j'y con-
 » sens, réplique celui-ci, pourvu
 » que tu commences par t'arra-
 » cher les dents.

Voilà , Milord , tout ce que j'ai dit , & que j'ai dû dire , quand j'ai été consultée. La fable vous a déplu ; & pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'est ni généreux , ni honnête , sur-tout de la part d'un étranger , qui ne me connoît pas du tout , que je ne me soucie pas de connoître. Je doute fort que le Roi d'Angleterre , votre Maître , vous ait envoyé ici pour cela. J'estime votre nation , &

c'est pour cela que je souhaiterois que celui qui la représente ici fût vrai & décent , & que la table qui fait ses délices ne fût pas un rendez-vous de satyre mal-honnête.

Pardon , Milord , de la liberté que je prends : si vous continuez à mal parler , je n'en ferai pas surprise ; mais je ne m'en plaindrai plus.

Je suis , &c.

LETTRE LIV.

*Au Marquis de ST. CONTEST ,
Ministre d'Etat.*

JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il falloit l'encourager , & non l'ennoblir. Voilà donc un habile négociant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raisonnemens qu'on ap-

porte pour ennoblir le commerce, je ne crois pas que cela soit à propos dans une monarchie absolue. Un marchand devoit se rendre respectable par son honnêteté & les services qu'il rend à l'Etat, sans chercher des distinctions par des parchemins stériles qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoissez le fameux Bernard ; il a de même obtenu le titre de Comte : mais personne ne le lui a donné. Dans un Etat monarchique, il y a deux ordres essentiellement séparés & distingués, les nobles & les roturiers : les fonctions des premiers sont de le défendre, & celles des seconds sont de le nourrir & de l'enrichir, sans jamais aspirer à des honneurs inutiles, qui ne sont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le Roi, & je ne l'engagerai jamais à ennoblir per-

sonne : mais je ne suis pas toujours consultée.

Cette affaire de la vanité , qui n'est rien en elle-même , peut devenir dangereuse par ses conséquences , puisqu'on paroît actuellement disposé à ennoblir tous ceux qui se distinguent dans le commerce ; ce qui jettera nécessairement la confusion dans tous les ordres de l'état , & amenera peut-être une révolution dans le Gouvernement. Dans une monarchie , le Roi donne un coup de pied à son premier Ministre ; celui-ci aux grands officiers de la couronne , qui le rendent à leurs inférieurs ; c'est une réaction continue entre les différens ordres de la nation , qui se termine aux derniers des sujets. Dans les républiques , c'est autre chose ; celui qui se trouve à la dernière place peut parvenir à la première

& par là il y a toujours une sorte d'égalité subsistante entre tous les membres de la société; ils sont tous citoyens; il n'y a par la constitution aucune distinction permanente entr'eux; ils sont tous nobles & législateurs, Si en France on vient confondre les ordres de l'Etat; si un marchand peut devenir gentilhomme, & continuer son commerce, toutes les distinctions seront abolies, & par degrés la monarchie se changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, & ce que je crains? Continuez, Monsieur, à bien servir le Roi, & à l'éclairer: c'est un bon Prince, mais quelquefois trop facile; toujours disposé à faire le bien, mais sujet à trop écouter des conseils qui lui semblent utiles, & dont il ne prévoit pas les mauvaises conséquences. Pour moi, je vous

seconderai en tout ce qui me paroîtra raisonnable & conforme à la nature du Gouvernement Français. Si je me trompe, ce ne sera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres compliments à Mde. la Marquise: je serois bien aise de la voir; embrassez-la pour moi.

LETTRE LV.

A M de PAULMI, Ministre d'Etat.

1750.

JE suis bien aise, Monsieur, que le Roi ait pensé à vous. Il vous a appelé au ministère, parce qu'il vous croit bien capable de le servir; je le crois aussi, & je n'ai eu garde de blesser la vérité en parlant contre vous. Si vous remplissez les de-

voir de l'emploi pénible dont il vous a honoré , avec une exactitude égale à vos talents, il sera satisfait; c'est toute la reconnaissance que je vous demande. Vos prédécesseurs ont mis beaucoup de confusion dans votre département : on espere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi est venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime pas ces compliments. Je tâcherai toujours d'obliger le merite ; & quiconque se rend digne de ce que je fais pour lui , n'est pas ingrat. Pourquoi me remercier d'avoir été juste ?

Je vous prie de passer samedi chez moi avant d'aller au conseil. On doit y agiter une question importante , à laquelle je m'intéresse vivement : je crains ces têtes froides de nos Ministres ,
qui

qui à force d'être prudentes sont souvent déraisonnables. Le Sénéchal de Brezé, voyant un jour Louis XI à cheval, dit, que *ce cheval portoit le Roi & tout son conseil*; parce que ce Prince ne consultoit personne, & il s'en est quelquefois bien trouvé. C'est l'usage dans toutes les assemblées de décider à la majeure : il vaudroit souvent mieux décider à la mineure, & je ne doute pas que vous ne pensiez comme moi. Adieu, Monsieur; si ce que vous appelez ma faveur peut vous être utile, je vous prie de vous adresser toujours à moi; c'est moi que vous obligerez, &c.



L E T T R E X V I.

A la Comtesse de BREZÉ

IL y a huit jours , il y a un siecle que je ne vous ai vue , ma belle Comtesse : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puisse vivre si long-temps sans voir les personnes qui me sont cheres ? Je suis jeune , je suis belle , à ce qu'on m'affure : tout le monde m'adore , ou du moins en fait semblant ; & cependant je m'ennuye. J'ai une mélancolie secrète , que rien ne peut distraire , excepté la présence des personnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur & ces plaisirs des Cours , que les ignorans desirent sans les connoître ! Je crois en vérité que je deviendrai philosophe , &

qu'après avoir bien connu les vanités du monde , je finirai par les mépriser. Venez vite m'enbrasser & me consoler.

Le Cardinal de Rohan est donc mort ; ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV en le tourmentant par des scrupules qu'il n'avoit pas lui-même , & l'a fait mourir persécuteur. J'aime sincèrement la religion : mais j'ai de la peine à aimer ses ministres , sur-tout depuis que je les connois.

J'ai vu votre Dlle. de la Louberie ; elle est jolie & aimable ; je prendrai soin d'elle pour l'amour de vous , pourvu qu'elle en soit digne. Adieu , je baise votre joli visage : ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette semaine , &c.



LETTRE LVII.

Au Marquis de VANDIERE. ()*

1750.

P Ourquoi, mon frere, ne vous ai-je pas vu depuis quinze jours ? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaisirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le Roi, qui vous a nommé Contrôleur de ses bâtimens. Cette place est comme celle de Pétrone : vous devez être *l'arbitre des élégances*, & encourager les beaux arts. Mais pour cela vous serez obligé de les étudier, sans croire ces petits flatteurs qui assiègent les gens en place, & les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas ; Voltaire dit si bien cela :

[*] Depuis *Marquis de* MARIGNI.

Que son mérite est extrême !
Que de graces, que de grandeur !
Ah ! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même !

Pour votre honneur & le mien,
ne soyez pas ce *Monseigneur*-là :
j'espère que vous vous rendrez
digne des bienfaits du Roi.

Je vous envoie quelque chose
pour ma petite Alexandrine : ne
venez pas ici sans la voir & l'em-
brasser pour moi. Donnez cin-
quante louis à sa gouvernante :
j'aime cette femme-là, & je suis
très - contente de ses soins. Je
ferai sûrement quelque chose pour
elle, car il faut être juste, & ré-
compenser le mérite. Adieu, mon
cher frere ; je vous attends &
vous embrasse.



LETTRE LVIII.

Au Duc de MIREPOIX. 1751.

VOs dépêches, M. le Duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; & nous craignons que ces chicanes au sujet des limites du Canada ne produisent à la fin une rupture. Votre Roi George est un Allemand, & il nous cherche une querelle de son pays. Les Anglois ; qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adresse, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, de laisser ce point indécis, & d'en remettre la discussion à des commissaires ; en conséquence de quoi cette fameuse paix qui sembloit assurer le repos de l'Europe pour longtemps, n'est proprement qu'une

suspension d'armes , pendant laquelle ils ont le loisir de respirer , & de se préparer à une nouvelle guerre. M. de Montesquieu dit que les Anglois n'entendent rien à l'art des négociations. Je ne fais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part ; mais la bétise de nos plénipotentiaires est impardonnable : le piège étoit visible , & pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reste , il faut faire bonne contenance , & ne pas paroître avoir peur. Est-il possible qu'un Anglois ait dit en plein Parlement , qu'on ne devoit pas tirer un coup de canon en mer sans la permission de la Grande-Bretagne ? Ce mot est ridicule & insolent : mais il montre l'esprit de la nation qui a sa justice , comme sa religion , à part. J'ai lu , je ne fais où , que les Athéniens faisoient ser-

ment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croissoit des vignes & des oliviers. Les Anglois ne font pas ce serment , mais ils s'y conforment dans la pratique.

Milord Albemarle passe ici agréablement son temps. Le Roi d'Angleterre , qui l'aime , & je fais pourquoi , lui envoie sa leçon toute prête , & il vient la répéter , comme un écolier , au Ministre des affaires étrangères. Ce pauvre Ambassadeur n'auroit jamais été un Marquis de Bedmar , & c'est celui qui nous convient le mieux. Pour vous , Monsieur le Duc , on espère que vous ferez honneur à votre Nation par votre vigilance & vos talens. C'est sur-tout à présent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus , pour tout voir

(153)

& tout observer. Albemarle s'amuse ici à boire : amusez-vous à servir avec zèle votre Roi & votre patrie. Adieu , M. l'Ambassadeur ; aimez toujours vos amis & comptez sur eux.

LETTRE LIX.

Au Marquis de St. CONTEST.

1751.

Votre lettre me surprend , Monsieur ; cette étourderie de M. de Beuvron , qui ne seroit pas pardonnable dans un enfant , l'est beaucoup moins dans un Ambassadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on dansa beaucoup , suivant l'usage d'Allemagne. La Princesse qui ne s'étoit pas épargnée dans cet-

G v

te occasion si chere à la vanité des femmes , fut enfin obligée de se jeter sur un fauteuil pour se reposer un peu. Dans ce moment , Beuvron vint lui présenter la main pour danser encore un menuet : la Princesse le refuse poliment , & lui dit qu'elle est excessivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à son maître , comme si son maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danser ; il ordonne sur le champ une chaise de poste , & part à minuit sans prendre congé. Cette échauffourée est ridicule : le Roi a ri du bout des lèvres , mais il est piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux observateur du point d'honneur à son premier poste , & de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes sont bien agréables : nous avons donc le plaisir de voir le nom Français respecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule ambassade de Siam flat-
ta plus Louis le Grand que n'auroit fait la conquête d'une province. La négociation de M. Dupleix, qui est venu à bout de fixer le génie inconstant des Marates, de s'en faire déclarer Généralissime, & de nous procurer un commerce important & exclusif, est d'un bien plus grand poids, & fera une des plus glorieuses époques de ce regne. Ce M. Dupleix vit, dit-on, à Pondichéri avec le faste d'un Prince Asiatique. Il a cinq cents esclaves qui l'accompagnent dans ses promenades, garde beaucoup plus nombreuse que celle d'aucun Roi d'Euro-

pe : il en a vingt qui portent son palanquin ; trente autres sont occupés à chasser les mouches. Voilà un homme bienheureux , si toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reste , il ne faut lui reprocher ni son luxe , ni ses richesses ; il a bien servi sa Nation , tandis que nous avons ici quarante fripons qui la devorent , & qui ne vivent avec guere moins de faste. Il faut espérer que la Compagnie des Indes va reparoitre avec un éclat qu'elle n'a jamais eu dans les plus beaux temps de Louis XIV. Mais j'ai peur qu'elle ne le conservera pas long-temps. Les Anglois ne manqueront pas d'en être jaloux , & n'oublieront rien pour frustrer nos espérances. Cependant espérons toujours ; c'est au moins un beau

rêve : il ne faut pas se rendre malheureux avant le temps.

Tout le monde est étonné de cette grande révolution. Dupleix n'est pas un homme de génie , mais il y a des gens qui font de grandes choses avec des talens très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des Négociateurs.

Il y aura bientôt un grand Conseil au sujet des affaires des Indes , comme vous savez : & par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la composent , j'ai bien peur qu'on ne gâte tout , & j'ai voulu vous prévenir. J'espère que vous soutiendrez dans cette occasion l'honneur de l'Etat , & que vous ne contribuerez pas par des conseils timides à le rendre méprisable , en sacrifiant

(158)

des avantages présens , par la crainte de quelques inconvéniens à venir & incertains. Vous êtes un Ministre habile & sûr : on peut compter sur vous. Je vous salue , Monsieur , n'oubliez pas dans vos premières dépêches ce paquet particulier pour le Duc de Mirepoix.

Je suis , &c.

LETTRE LX.

Au Duc de NIVERNOIS , Ambassadeur de Rome. 1751.

VOS lettres me font toujours un grand plaisir : je n'y trouve qu'un défaut , c'est qu'elles sont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde & de ses vanités , que la raison fait bâiller. Si vous pensez cela de

moi , Monsieur le Duc , vous vous trompez : je vous regarde comme le plus sage & le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent , m'instruisent & me donnent une satisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des Cours.

Le Roi parle souvent de vous avec la plus grande estime , & j'apprends que vos nouveaux Romains , quoique si différens des anciens , ont cependant pour votre génie & vos vertus le respect qu'ils méritent.

J'aurois souhaité être derrière vous à votre dernière audience : le bon Benoît XIV. ne se pique pas tant du titre de saint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec

étonnement un Pape raisonnable & philosophe. Malgré tout cela , c'est un prêtre , quelque respectable qu'il soit ; & je suis surprise que les Rois continuent encore à envoyer des Ambassadeurs à des Prêtres , qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles & ses excommunications ne sont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences & autres saintes bagatelles , vous m'avez envoyé des tableaux profanes , & je les aime mieux : ils sont beaux & bien choisis : vous excellez en tout.

On espère vous voir aux noces de Mlle. de Nivernois : ee est belle comme un ange , sage , modeste , sensible & pleine

d'esprit; en un mot, digne de vous. Je trouve le Comte de Gisors bienheureux. Le Roi ne l'est guere moins par le plaisir qu'il a d'unir de si près deux familles illustres. Ce que j'admire & que j'aime en ce Prince, ce n'est pas son rang, ni sa puissance, mais sa bonté: c'est pour cela qu'on adore les Dieux; c'est pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, M. le Duc, conservez-moi votre amitié: je crois la mériter par mon estime pour vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXI.

A M. de MONTESQUIEU. 1751.

JAi reçu votre Livre, & je vous en suis très-obligée: il est admirable, & je lui ai donné

la première place dans ma petite bibliothèque qui n'est composée que d'auteurs, qui comme vous, font honneur à la France, & excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de législateur de l'Europe, & je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à présent un peu de loisir, causons un peu ensemble. Vous dites qu'il est impossible que la Religion Chrétienne subsiste encore plus de 500 ans en Europe. Il est vrai que la plupart des Prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition & leur intolérance. Le monde a été long-temps aveugle; mais il commence à avoir des yeux & à s'en servir. Je crains sur-tout que les philosophes qui voient le double des autres, ne soient trop

zélés dans cette occasion.

la Religion Chrétienne est vraie, sainte & consolante: il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus: coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois oui parler des Quakers d'Angleterre; je n'aime pas qu'ils se croient inspirés par le St. Esprit pour dire des sottises dans leurs assemblées; mais j'aime la sagesse qu'ils ont eu de se passer de prêtres. La religion est bonne; il n'y a que ses Ministres qui sont souvent mauvais. Il sera, dit-on, bientôt ridicule d'être Chrétien: si cela arrive, ce sera leur faute. D'ailleurs, je vois tous les jours que la Religion Romaine fait de mauvais sujets, en reconnoissant une Puissance étrangère supérieure à celle du pais:

nos Evêques ne sont pas Français, mais sujets du Pape.

Une pratique qui m'a toujours déplu dans notre Religion, mais qu'il faut pourtant respecter, c'est la confession: comment parler à cœur ouvert à un inconnu, qui se moque peut-être de vous, & qui est peut-être aussi grand pécheur que vous même? Le jeûne qu'on nous ordonne, ne me plait pas davantage: c'est l'affaire du médecin. Il est fort bon contre l'intempérance, mais je doute fort qu'un fripon qui est à jeun, soit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au sermon, & je m'y ennuie: ces saintes harangues ont produit mille fanatiques, & n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux

sermons de morale, ils sont bons, mais inutiles; pourquoi exhortez-vous un Anglois à devenir humble, un Fermier-général à devenir défintéressé? Il vaudroit autant dire à un malade: Monsieur, je vous prie de n'avoir plus la fièvre. Les vices sont des maladies de l'ame; ce n'est pas par des sermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus & les pratiques qui me paroissent inutiles dans notre Religion, j'ai pour elle le plus profond respect; mais ce respect ne m'empêche pas de condamner l'esprit d'intolérance de notre Clergé. On dit que les devots se préparent à vous attaquer parce que vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la superstition. J'espère que Louis XV. ne fera jamais

persécuteur : il est honnête homme & point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque résolution violente, cette lettre vous répondra de moi, & vous ne pourrez m'accuser d'y avoir part.

Je vous remercie, Monsieur, de vos complimens : quoique je ne les mérite pas, ils ne laissent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque estime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à Madame la Duchesse d'Aiguillon : elle est bien heureuse de vous voir & de vous parler tous les jours : je n'ai pas la même satisfaction de converser avec des sages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, & pas un homme, excepté le Roi. Venez quelque fois me voir,

(167)

m'instruire & me consoler:
Je suis, &c.

LETTRE LXII.

Au Marquis de ST. CONTEST.

1751.

OUI, Monsieur, j'ai recom-
mandé le Marquis de Bonac pour
l'ambassade d'Hollande, & je
suis bien aise que tout le monde
le sache : quoique je ne le con-
noisse pas personnellement : des
gens d'un vrai mérite & que
j'estime, en disent tant de bien,
que j'ai cru devoir m'intéresser
en sa faveur : c'est une dette que
je dois au mérite, & que je
paierai toujours. Je fais qu'en
général, les militaires ne sont
guere propres aux négociations
parce qu'ils n'ont pas ce carac-
tere souple & pliant, si utile dans

(168)

les affaires. Mais cette regle a fans doute des exceptions , & M. de Bonac en est une : il fait se battre & parler. D'ailleurs , ce regne est celui des militaires. Louis XV n'en a jamais guere employé d'autres dans les négociations : on employoit autrefois des Evêques ; je ne fais pas s'ils valaient mieux. J'espere que Bonac se fera autant estimer des Hollandois que vous l'avez été , & se fera le même honneur. C'est la seule reconnoissance que j'attends des personnes que je sers ; c'est la seule que j'ai attendue de vous , & vous n'avez pas été ingrat.

Je suis , &c.



LETTRE

LETTRE LXIII.

*Au Comte de MAUREPAS, Ministre
de la Marine. 1751.*

Vous êtes, Monsieur, le plus ancien serviteur du Roi, & vous en devriez être le plus sage. Faut-il qu'une femme ait à se plaindre d'un vieillard qu'elle n'a jamais offensé ? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits soupés, non-seulement à vos dépens, ce qui est peu de chose, mais même à ceux de votre maître, que vous devez respecter. Vous vous servez alors d'expressions aussi injustes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardonnerois, & vous mépriserois : mais quand un homme,

Tome I.

H

oubliant la décence de son caractère & les loix de son devoir , ose insulter le meilleur des princes , qui l'a comblé d'honneurs & de bienfaits , permettez-moi de vous dire que c'est une lâcheté honteuse.

Malgré tous vos torts , Monsieur , je ne serai pas injuste : je reconnoîtrai sans peine que vous êtes un bon Ministre , & que vous avez bien servi le Roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien servir : votre devoir & la reconnoissance vous obligent encore de le respecter. S'il a des foibleesses , vous n'êtes pas son juge ; il est le vôtre. Daignez excuser cet avis , qui vaut mieux qu'un compliment.

Je suis , &c.



LETTRE LXIV.

A la Comtesse de NOAILLES. 1751.

LE saint Archevêque de Paris est toujours turbulent ; il afflige le Roi , & moi en conséquence : il est bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainsi Louis le *Bien-Aimé* ! mais ils disent que c'est la cause de Dieu.

Je reçus hier la visite de l'Ambassadeur de leurs Hautes-Puissances , qui me présenta les complimens de la République. Les Hollandois sont bien gauches ; mais ils ont un grand mérite : ils sont riches. Le mérite consistoit autrefois dans la valeur & la vertu ; tout change.

On a joué le soir dans l'ap-

H ij

partement du Roi , qui gagna beaucoup : mais il s'est passé une scene qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or : voilà subitement que sa manche fait tomber un louis d'or , & il se baïsse pour le ramasser. Le Prince de ... qui faisoit sa partie , & qui avoit observé son action , en renverse sur le champ une centaine à dessein , & ne daigne pas y faire attention. Le Roi lui dit : Mon cousin , pourquoi ne ramassez - vous pas ce qui est tombé ? Bagatelle , reprit son Altesse , c'est pour les balayeurs. S. M. sentit ce trait de satyre , & quitta le jeu. Cependant ce même Prince fait mieux que personne que le Roi n'est pas avare , & qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas encore quinze jours qu'il a payé toutes ses dettes , qui montoient à plus d'un million dans un temps

qu'il n'avoit plus de crédit que chez son pâtissier : mais il ne s'embarasse pas d'être ingrat , pourvu qu'il dise un mot piquant.

Avez-vous vu Nolivaux ? je l'ai chargé d'une petite affaire , qui me tient fort à cœur ; car il s'agit de soulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandée : c'est sur-tout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura assez de temps de reste pour ses plaisirs.

Mlle. de Randan fait l'ornement de la Cour par sa sagesse & sa beauté : toutes les personnes qui vous appartiennent , sont parfaites comme vous. Adieu ; si vous n'êtes pas ingrate , ma chere , aimez-moi toujours.



L E T T R E L X V.

A la Duchesse d'ETRÉES. 1751.

Nous allons nous réjouir pour le rétablissement du Dauphin. Le Roi a souffert pendant sa maladie tout ce qu'un bon Roi & un bon pere peuvent souffrir : ces momens ont été les plus tristes de ma vie. M. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les Provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes & des forteresses, nous a rapporté à son retour, que dans le temps qu'on supposoit les Protestans du Languedoc prêts à se révolter contre leur Souverain, ils étoient assemblés dans leurs temples, où ils imploroient le ciel pour le rétablissement de l'héritier de la

Couronne. Le Roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zèle dans cette occasion ; & je l'ai communiquée au Roi qui en a été content : voici ce que c'est. La scène , qui est au château de Bellevue , représente différentes cavernes environnées d'une pièce d'eau , au milieu de laquelle est un Dauphin lumineux. Quantité de monstres , vomissant feu & flammes , viennent pour l'attaquer. Mais les Dieux le protègent : Apollon descend sur un nuage , & frappe ces monstres de sa foudre ; après quoi , des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la scène change , & représente le palais du soleil tout resplendissant de lumière , où le Dauphin reparoit dans son premier éclat par le

(176)

moyen d'une grande illumination.

Je compte, Madame, que vous viendrez voir tout cela : c'est peu de chose ; mais rien n'est indifférent à l'amitié ; & cette lettre est comme un billet d'invitation, quoique vous n'en ayez pas besoin. Amenez tout Paris, si vous voulez : tout le monde sera bien reçu pour l'amour de vous, &c.

LETTRE LXVI.

Au Duc de MIREPOIX. 1752.

JE crains bien, M. le Duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promesses & les protestations de votre vieux Roi : tous les hommes sont menteurs, & les Rois comme les autres. D'ailleurs, supposé même qu'il soit sincèrement disposé à vivre en paix, cela n'est pas en son pou-

voir. S'il ne met ses sujets aux prises avec des ennemis étrangers, ils deviennent les siens; au quel cas il est forcé d'être injuste pour sa propre défense. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la Cour, mais ce qu'on dit à la Bourse de Londres; car en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, & qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes sur les lieux, & par conséquent plus à portée de faire ces observations.

Le petit Marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des Angloises avec transport: c'est un sujet qui n'est peut-être guere convenable dans un Ambassadeur qui ne devrait jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le soupçonne de les trop aimer.

Les intrigues & la galanterie

H v.

peuvent se pardonner à un homme de plaisir , qui n'a rien de mieux à faire : mais je m'imagine que c'est un grand vice dans un homme public , à moins qu'il n'ait assez de force d'ame pour faire , ainsi qu'Auguste , l'amour par politique

Il y a actuellement un homme à Londres , qui a fait des vers sanglans contre moi : il a pris dit-on , la fuite , pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme , je puis pardonner les injures : je puis même faire du bien à mes ennemis , & les forcer sinon à m'aimer , du moins à avoir quelque estime pour moi. Je voudrois qu'il fût cela : il vaudroit mieux qu'il revînt amuser les Français par ses beaux vers , que d'aller scandaliser inutilement des étrangers , qui le croiront peut-être , & le mépriseront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux Anglois ; car c'est , dit-on , ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commission , & je demande pardon à votre excellence de changer un Ambassadeur & un Duc & Pair en maquignon : mais l'amitié ennoblit tout. Choisissez-m'en six pour un attelage , & envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis , qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires , & moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai ; & le Roi me croit , parce qu'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces Messieurs , & que vous acquerez à Londres la même réputation que le fameux d'Estrade acquit en Hollande dans le der-

nier regne. Je le desire pour vous & pour moi , car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, Seigneur.

LETTRE XLVII.

Au Duc de RICHELIEU. 1752.

JE crois M. le Duc , qu'il est temps de vous parer d'un dessein que j'ai depuis long-temps dans l'esprit , & dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le Duc de Fronzac est parvenu à cet âge, où vous songerez bientôt à le marier. Ma fille est dans le même cas , & je serai bien aise de l'établir. Si une grande fortune & de grandes espérances , des graces , de l'esprit , de la beauté & des sentimens vertueux , peuvent la rendre digne de votre alliance je croirois la rendre heureuse &

moi aussi. Le Roi qui vous aime ;
& vous estime , bien-loin de s'y
opposer , saisira cette occasion
de répandre de nouveaux bien-
faits sur votre maison. Voilà mon
secrét , qui m'est échappé , M.
le Duc ; & j'attends votre ré-
ponse.

Je suis , &c.

LETTRE LXVIII.

Au même. 1752.

J'Ai reçu Monsieur , votre
lettre & vos excuses. C'est un
refus honnête , que vous avez
tâché d'adoucir avec beaucoup
d'adresse ; mais je l'entends. Vous
dites que votre fils ayant l'hon-
neur , d'appartenir par sa mere à
l'Auguste Maison de Lorraine ,
vous ne pouvez en disposer sans
son approbation. Je vous demande

pardon de ma témérité ; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois ; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un Prince ! Malgré cela elle n'est pas digne de l'alliance de l'illustre Duc de Richelieu ; il faudra qu'elle prenne patience. Je rougis presque de ma bétise ; je vois que nous ne nous connoissons pas ni l'un ni l'autre , &c.

LET TRE LXIX.

A la Duchesse de BOUFLERS. 1752.

VOtre Prince Allemand vint hier à mon audience , & m'affassina de ses complimens germaniques. Oh ! l'homme maussade ! Je crois en vérité qu'il n'y

a ni graces, ni esprit parmi les Allemands; mais aussi en revanche ils disent que les Français n'ont point de bon sens. On m'a raconté une faillie du Comte de Lestignac à son sujet. Son Altesse lui ayant proposé de jouer, le Comte dit, je le veux, allons, quatre louis la partie. C'est un jeu trop mince pour moi, reprit son Altesse. Eh bien! cria Lestignac piqué, jouons, en un cent de piquet, tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occasion la vanité qui repousse la vanité: mais après tout il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits Princes, qui écrasent leurs sujets pour venir briller à Paris.

Est-il vrai que vous allez marier Mlle. d'Erouville? Heureux celui qui l'aura! Elle est

belle, & modeste, & pètrie de graces, & ce qui est le grand point en fait d'amour & de mariage, elle est jeune : baisez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra aussi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité & mon miroir me diroient le contraire. Quel est le sort des femmes ! elles ne vivent, c'est-à-dire, elles ne plaisent que quinze ans tout au plus : c'est bien la peine d'être belles. Un autre signe de vieillesse dans les femmes, c'est quand leur cœur devient capable d'amitié pour leur propre sexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve aussi ce signe en moi : je vous aime, & peut-être une demi-douzaine

d'autres, avec une tendresse dont je ne me ferois pas crue susceptible. L'amitié est un plaisir dans tous les temps; mais c'est un besoin dans la vieillesse. Je le sens ce besoin, & cela m'annonce que je suis sur la frontière.

Adieu, ma chere Duchesse, consolons-nous, il y a un bonheur propre à tous les âges; tâchons de le connoître & de le goûter. Je vous embrasse tendrement, &c.

LETTRE LXX.

A la Marquise de BLAGNI. 1752.

LE Roi dîna hier en public avec la Famille Royale, suivant l'usage, & j'étois présente. J'admirois avec complaisance la tendre satisfaction qu'il goûtoit à la

vue de ses enfans , & cet air de bonté qu'il montre à tous ses fujets. Il a présenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeois de Paris qui étoient là. C'est un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'est dommage qu'il soit Roi, & que cela le gêne. Je vais vous donner un trait récent de sa bonté & de sa politesse.

Il étoit à la chasse jeudi dernier aux environs de Choisi. La fille d'un gentilhomme voisin qui s'étoit promenée à cheval , & s'en retournoit chez elle , vint malheureusement à tomber. Le Roi qui étoit alors à une centaine de pas , apperçut cette chute ; & laissant brusquement son cortège , il courut à toute bride au secours de cette fille , sauta à bas de son cheval , la releva , lui demanda si elle n'étoit pas

bleffée , & la reconduisit lui-même chez son pere. Ce qu'il y a de plus héroïque en tout cela, c'est que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit son chapeau même à des mendiens: j'ai vu son Successeur l'ôter à des gens qui ne valoient guere mieux. Ce caractere de bonté qu'il a par-tout , inspire l'amour, tandis que l'air de majesté répandu sur toute sa personne inspire le respect, & annonce ce qu'il est.

En quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Le Duc de Villeroi m'a raconté une anecdote que vous ne savez peut-être pas. Pendant la minorité, le Roi de Perse envoya en France un Ambassadeur, qui, à sa premiere audience, fut si

frappé de la beauté & de l'air de grandeur de ce jeune monarque, qu'oubliant le cérémonial respectueux usité en pareille occasion, il courut à lui, le prit entre ses bras, & l'embrassa avec un transport qu'on eut bien de la peine à reprimer.

Mais je songe que je vous parle de vous-même. Vous portez-vous bien? Aimez-vous toujours votre amie? Pour moi, je commence à sentir que l'amitié est la vie de l'ame: l'amour est un plaisir pour un temps; mais l'amitié en est un de toutes les saisons, & je prépare mon cœur à le goûter avec toutes ses délices. Adieu, &c.



LETTRE LXXI.

A la même. 1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'absence de vos amis ? Ce matin à la messe du Roi, j'ai vu un petit visage charmant , & j'étois près d'aller l'embrasser croyant que c'étoit le vôtre. Mais hélas ! je me trompois. Pensez-vous toujours à moi ? M'aimez-vous toujours de plus en plus ? Le Marquis est-il toujours gros & gras ?

Le pauvre Marigni se porte bien, & vous fait ses compliments : il a un bon cœur, mais sa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, Madame, que nous avons un nouveau mi-

nistre des affaires étrangères? Ce ministre est le bon homme Rouillé: il n'est pas brillant: mais il est appliqué & honnête homme; le Roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme son département est le plus difficile de tous, je ne fais comment il s'en tirera. Les autres ministres n'ont que des ordres à donner; & à moins qu'ils ne veulent se distinguer par de grands projets, & souvent par de grandes sottises, tout est facile: ils n'ont qu'à consulter leurs commis, qui pensent & écrivent pour eux. Les affaires étrangères sont toute autre chose: il faut que le Ministre connoisse à fond les intérêts des Princes, leur génie, souvent leurs caprices, les mystères, ou plutôt les ténèbres de la politique; qu'il sache mentir & tromper. Voilà pourquoi ce département ne con-

vient guere à un honnête homme, & cependant Rouillé l'est; il sera la dupe des autres; jamais ils ne feront la sienne.

J'ai dessein d'aller voir l'entrée du nonce du Pape; vous viendrez sans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon cœur. On dit que cette entrée sera magnifique. Je considere quelquefois l'orgueil des prêtres, & je m'imagine que le pauvre St. Pierre ne s'est jamais mis dans la tête que ses successeurs enverroient des ambassades, & se placeroient sans façon au-dessus des Rois. Cependant les préjugés qui soutiennent leur grandeur, se dissipent peu-à-peu. Le Pape, dit Montesquieu, est une vieille idole qu'on encense par habitude: peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encensera plus du tout.

Adieu ma chere amie ; car ce titre est pour moi plus doux & plus respectable que celui de marquise : je baise les levres de rose de votre petite fille & les vôtres , &c.

LETTRE LXXII.

A M. ROUILLÉ, *Ministre d'Etat.*
1752.

VOus avez bien raison de dire que les dépêches du Duc de Mirepoix ne sont pas aussi favorables qu'il se l'imagine. On l'amuse, on lui donne des fêtes, & dans l'intervalle on se prépare en secret à la guerre : voilà ce que je pense & ce que je crains. Il dit que le Roi d'Angleterre l'a assuré de sa propre bouche, de ses intentions pacifiques : peut-être ce Prince est-il sincere, mais je

je ne le crois pas. En vérité ces Anglois sont un peuple bien singulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur sagesse & leur générosité: ils sont avides, injustes, & par conséquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant sans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien estimables. Mais en général ce peuple est extrême en tout, dans le vice comme dans la vertu: un Anglois, qui est méchant, est un monstre: un Anglois qui est bon, est presque un Dieu; mais les bons sont rares.

M. de Brissac, qui est revenu de ce pays il y a quelques jours, dit, qu'il se commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'espace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reste de l'Europe dans toute une année; qu'il n'y a que les vieilles femmes qui

croient en Dieu & aillent à l'Eglise, & que toute la religion y consiste à haïr le Pape & à le brûler tous les ans. Au reste, ce ne sont pas là nos affaires; il s'agit seulement de prévenir les mauvais desseins de cette mauvaise nation contre nous. J'espère que le Duc de Mirepoix, qui a du zèle & de la pénétration, ne se laissera pas surprendre, & qu'il nous avertira à temps. Je vous prie, Monsieur, de lui envoyer la lettre ci-incluse. Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

Au même. 1752.

LES nouvelles d'Amérique sont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaste continent fera le sujet de la guerre, il est très-important d'y faire des

amis. J'aime ces honnêtes sauvages , qui ont tant d'estime pour *le Capitaine des Français & ses vaillans guerriers*. Ils nous offrent si généreusement *le bras droit de leur brave jeunesse* , qu'il faut bien se garder de le refuser. Leur nation , qui *compte plus de dix mille lunes* , se prépare à régaler leurs femmes & leurs enfans des *cadavres des Anglois* , & à manger sa conquête. Elle l'a juré par *le grand esprit* , en nous donnant *le calumet de paix*. Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts , cependant il ne faut pas se quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'espère que cette alliance sera plus utile à la France que la vaine ambassade de Siam , dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les Français , que tous les peuples de l'Europe haïssent ,

envient & imitent , font pourtant
 estimés par des hommes barbares
 à la vérité, mais simples & vrais,
 parce qu'ils font bons & humains.
 La nation Française est peut-être
 la seule du monde qui soit bien-
 faisante par caractère : les autres
 ne le font que par caprice , ou
 par intérêt : aussi un Huron ne
 fait-il pas difficulté de dire : *Un*
Français est un homme comme moi.
 On entend tous les jours parler
 de soulevemens & de révoltes
 dans les colonies des autres Eu-
 ropéens : mais cela n'arrive pres-
 que jamais dans les nôtres ; par-
 ce que nous avons autant de
 talent pour nous faire aimer , que
 les autres pour se faire haïr. Vous
 avez aussi ce talent, Monsieur ,
 quoique vous soyez ministre. Con-
 tinuez à mériter l'estime du Roi
 & celle du public par vos talens

& vos services : les hommes tels que vous sont rares.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , &c.

LETTRE LXXIV.

A la Comtesse de NAVAILLES.

1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre Roi Allemand. Les Princes mêmes le plus mauvais se piquent de rendre la justice à leurs sujets : ils les considèrent comme des animaux qui servent à leurs intérêts & à leurs plaisirs : & ils ne veulent pas qu'ils se dévorent entr'eux , comme on sépare des chiens qui se battent. Les voleurs, dans leurs cavernes , observent aussi la justice parmi eux : il n'y a rien-là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même Prince à l'égard de M. de Chauvelin, qui est un honnête homme, & pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne sauroient faire de petites fautes, comme les petits n'en sauroient faire de grandes.

Je suis fort sensible au souvenir de M. l'Ambassadeur ; remerciez-le pour moi dans votre première lettre. Je serois fort charmée de le recevoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le Roi, qui l'aime, pensera à lui, ou je me charge de l'y faire penser. A propos, nous aurons après demain une grande chasse, & nous passerons par votre château ; ce qui me fournira une belle occasion de vous servir : vous pouvez compter que je ne la laisserai pas échapper.

Nous sommes toujours tristes ici, & le Roi sur-tout; rien ne peut le distraire. Quelqu'un a dit que les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux, & que les Rois le sont aussi, parce qu'ils sont toujours Rois. Ce mot renferme un sens profond & très-vrai. Je plains Louis XV. parce qu'il est Roi : il seroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais sa couronne le rend misérable, parce qu'il est bon & sensible. Un Prince a deux familles, la sienne propre, & la grande famille de l'Etat; ce qui fait qu'il a toujours quelque sujet d'affliction. Du moins le Roi Très-Chrétien est presque toujours dans ce cas: il n'est jamais heureux qu'en espérance, non plus que moi. Mais hélas ! souvent l'espérance n'est qu'un beau songe. Irus couché sur

la paille, rêve qu'il devient puissamment riche; il commence à bâtir & à vivre en grand Seigneur; il épouse une femme charmante, & alors le plaisir le réveille, & il se retrouve sur la paille. Voilà l'image de l'espérance.

Je verrai votre niece avec plaisir; tout ce qui vous appartient m'est cher. On dit qu'elle est belle & sensible: je l'aime déjà d'avance, & je tâcherai de la servir si elle veut bien me le permettre. Adieu, ma chere Comtesse; embrassez-moi, &c.

LETTRE LXXV.

Au Marquis de CURSAY, Commandant en Corse. 1752.

C'Est, Monsieur, par reconnaissance pour les Génois, que le Roi vous a envoyé en Corse;

le même motif vous engage à les servir, & tout le monde approuve votre conduite. Il y a long-temps que la République s'épuise à faire une guerre malheureuse aux rebelles ; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les Corfès, mais de leur donner la paix, dont ils ont besoin aussi bien que les Génois, qu'ils appellent tyrans, & qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos Officiers Génois ne gâtent tout ; ils sont jaloux que des étrangers soient médiateurs dans cette affaire. L'envie qui est le foible des Italiens & sur-tout des Génois, mettra souvent votre patience à l'épreuve, parce qu'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils sont d'ailleurs incapables de faire. Méprisez-les, Monsieur ; & faites-vous hon-

neur en faisant votre devoir.

Les Corſes ſont à préſent à l'égard de la République de Gênes , dans le même cas que les Hollandois le furent il y a preſque deux ſiècles , vis-à-vis de leur maître & de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles & de ſièges les rebelles changent de nom : ils ne ſont plus des ſujets révoltés , mais des ennemis irréconciliables : alors la force détruit le droit , & met tout au niveau. C'eſt pourquoi les Corſes demandent beaucoup , & les Génois ne veulent leur accorder qu'un pardon ; ils parlent en maîtres irrités contre des eſclaves rebelles ; mais ce ton ne ſe ſoutiendra pas. Le grand point eſt de conſerver la ſouveraineté de la République & de contenter les Corſes ; c'eſt une affaire très-délicate : on la remet

à votre prudence & à celle de M. Chauvelin. L'honneur & la parole du Roi sont engagés: c'est un motif plus que suffisant pour exciter votre zele.

Quant à moi , Monsieur, je vous souhaite sincèrement tout le succès possible: vous êtes bien digne & bien capable de réussir. Je souhaite que la fortune, qui a souvent plus de part dans les affaires de ce monde, que la capacité & les talens, féconde vos efforts, &c.

LETTRE LXXVI.

*A M. de MACHAULT, Contrôleur
Général. 1752.*

VOus avez dessein, Monsieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés qui désolent la France: j'aime votre courage,

& je ne le blâme pas. On dit que la richesse actuelle de l'Etat monte à environ douze cent millions de livres, & deux cens particuliers en possèdent au moins la moitié. Il n'y a pas-là de proportion, & c'est un grand abus. Je pense comme vous, que le Roi, en accordant aux Fermiers-généraux les droits d'entrée, n'a jamais eu, & ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ses sujets. C'est un monopole qui engloutit insensiblement tous les fonds du Royaume : il est juste de faire rendre compte à ces Messieurs ; & je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin & fidélité, elle versera plus de trois cent millions dans les coffres du Roi. Vous rendrez par là, Monsieur, un bien grand service à l'Etat, & vous acquerez chez la postérité la gloire de

Sully , qui étoit si digne de servir
le bon Henry IV. &c.

LETTRE LXXVII.

A M. ROUILLÉ. 1752.

VOus dites , Monsieur , que
le Roi a actuellement cinquante
Vaisseaux de ligne & trente Fré-
gates ; mais n'y a-t-il pas dans
ce compte un peu d'exagération ?
N'avez-vous pas mis dans le
nombre ceux que vous avez des-
sein de faire construire , mais
qui n'existent pas encore ? Si
votre compte est exact , on assu-
re que la France sera en état de
faire face aux Anglois , quand il
plaira à ceux-ci de l'attaquer ;
& je l'espere.

Le pauvre Albemarle observe
toutes vos opérations avec un
œil inquiet & jaloux ; mais il

n'ose plus se plaindre ; en effet il est ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui & à aggrandir sa maison. Je ne fais pas qui a conseillé au Roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'escadre & autres officiers de mer. Il me semble qu'il ne falloit pas faire tant de bruit : c'est se donner en spectacle au reste de l'Europe , qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reste nous n'avons à craindre que les Anglois.

Mais , mon cher Monsieur , si vous avez enfin une marine , avez-vous aussi des matelots ? c'est-là le point capital & le plus difficile. Les Français n'aiment ni la mer ni le service des colonies , ce qui me fait trembler par avance ; & j'ose dire que jamais la France ne brillera com-

me puissance maritime. M. d'Argenson vient de faire casser la moitié des officiers du régiment de Guienne , qui n'ont pas voulu passer au Canada , ni s'aller faire manger , comme ils disent , par les sauvages : ce caractère d'esprit ne présage rien de bon. Je m'imagi-
ne donc que le point le plus essentiel est d'encourager le service de mer : mais cela sera bien difficile.

Le vieux Maurepas est jaloux. Il a dit publiquement : » Mon
» successeur en fera tant , qu'à la
» fin il détruira la marine Française. » J'espere que vous le ferez mentir. Du moins le Roi est très-content , & la nation aime votre zele. Louis XIV n'a brillé que l'espace de quatre ans sur l'océan ; si vous y faites briller plus longtemps Louis XV , vous serez un *grand Apollon*. Je suis , &c.

Fin de la seconde Partie.



